

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## HISTOIRE ET ROMANS

CHRISTINE DE PISAN

Quand la plume élégante d'Eginhard nous traçait le portrait du grand empereur carlovingien ; quand les récits colorés de Joinville nous introduisaient dans la société intime de saint Louis, ou qu'avant lui, le maréchal de Champagne, dans sa rudesse héroïque, nous racontait les exploits de ses compagnons d'armes ; c'était le cœur qui, en eux, recueillait ses souvenirs pour nous y associer, et donnait à leurs Mémoires, outre l'intérêt sérieux qu'ils présentent à l'érudition historique, cette saveur de sentiment qui en rend la lecture si attachante.

Le *Livre des Faits et bonnes Meurs du sage Roy Charles* va évoquer à son tour devant nous une royale figure, qui ne manque ni de mérite ni de renommée ; et certes, nous avons droit ou jamais d'y chercher ce même genre d'attrait, car l'auteur à qui nous le devons, est en même temps femme et poète.

Notre attente sera-t-elle réalisée ? C'est ce que l'examen de l'œuvre nous dira.

Biographe féminin, Christine de Pisan n'avait pas, comme le secrétaire de Charlemagne, vécu dans la confiante familiarité du monarque dont elle entreprend de rappeler les actes et les paroles ; encore moins avait-elle pu, comme les deux braves chevaliers champenois, se trouver mêlée aux événements de son époque... Elle n'en parle que comme spectatrice et comme témoin. Cependant son cœur n'est pas non plus entièrement désintéressé dans le sujet qu'elle traite. C'est par ordre, il est vrai, qu'elle écrit l'histoire ou plutôt le panégyrique de Charles V ; mais c'est aussi sous l'inspiration de la reconnaissance, « la matière de si excellent prince en toutes choses », dit-elle à la fin de son livre, lui étant très-agréable, pour deux raisons :

« L'une à cause de ses vertus ; l'autre que comme » en ma jeunesse et enfance, avec mes parents, » je fusse nourrie de son pain, m'y répute si » comme tenue. »

Christine avait cinq ans, lorsqu'elle fut pour la première fois présentée à Charles V, près de qui son père, Thomas de Pisan, Vénitien ou Bolognais de naissance, résidait comme astrologue en titre. L'astrologie n'était pas, de toutes les sciences de l'époque, celle dont les grands faisaient le moins de cas ; mais à cela ne se bornaient d'ailleurs ni les connaissances ni les fonctions de Thomas. Sa fille, qui paraît avoir professé pour ce docte père un culte de tendre vénération, le représente comme un savant de premier ordre.

« Clerc excellent, gradué et doctorisé à Bou- » longne-la-Grande, en la sainte médecine. »

Ajoutons, comme elle nous l'apprend aussi, qu'il était « très-ami serviteur du Roy. » — Charles affectionnait les gens de savoir et d'intelligence, ce qui lui a valu ce beau surnom de Sage, dont il est décoré, entre tous ses homonymes couronnés, et c'était par son commandement exprès que Thomas de Pisan, qu'il entendait fixer définitivement à sa cour, faisait venir d'Italie sa femme et sa jeune enfant.

L'impression produite sur Christine par cette première vue du prince dont elle devait être un jour l'historienne, ne nous est pas connue, mais son précoce esprit était capable, dès lors, d'en garder un souvenir durable. Son père se plut à cultiver en elle les heureuses dispositions dont l'avait douée la nature ; à peine sortie de l'enfance, Christine possédait à fond, non seulement le français et l'italien, mais le latin. Elle put ainsi absorber abondamment cette moelle substantielle des auteurs anciens, dont plus tard



elle a imprégné ses écrits, pour son plus grand agrément, à n'en pas douter, mais hélas ! il faut l'avouer, pas toujours pour le nôtre, car le meilleur aliment pris avec excès devient indigeste.

Nous devons croire qu'un tel régime allait à son tempérament, et avait donné à son caractère comme à sa raison, une maturité hâtive, car avant sa quatorzième année révolue, on la marie. Elle-même nous raconte ainsi quelque part cet épisode de son existence :

« ... Tant fusse-je encore assez jeune, non  
» obstant que par chevaliers, aultres nobles et  
» riches clers fusse de plusieurs demandée, et  
» cette vérité ne soit de nul réputé vantage (van-  
» terie), car l'autorité de l'honneur et grand amour  
» que le Roy à mon père démontroit estoit de ce  
» cause, non mie ma valeur, — comme mon dist  
» père réputast plus valable qui le plus science  
» avec bones meurs avoit, ainsi un jone (jeune)  
» escholier gradué, bien né et de nobles parens  
» de Picardie, de qui les vertus passoient la ri-  
» chece, à celluy qu'il reputa comme propre filz,  
» je fus donée. En ce cas, ne me plain-je de for-  
» tune. »

Ici, c'est bien le cœur de Christine qui parle, et lui dicte surtout cette dernière phrase, pleine d'une mélancolie et d'une tendresse contenues. Dans bien d'autres cas, elle allait avoir à se plaindre de fortune. Mais du moins, durant ces quelques jours trop vite écoulés de sa première jeunesse, unie à un époux aimé, toujours entourée des affections du foyer paternel, encouragée dans ses goûts studieux, elle connut un bonheur serein, qu'on pourrait dire complet, si à toute chose humaine ne manquait, pour mériter cette épithète, une condition essentielle : la durée. La fin prématurée de Charles V vint changer d'une manière funeste la position de Thomas de Pisan. Le savant Italien fut écarté de la cour. Sa disgrâce, et, bientôt après, sa propre mort réduisirent presque à rien les ressources de sa famille, et la firent tomber dans un état de gêne qui ne devait plus cesser.

Etienne du Castel, mari de Christine, continuait pourtant d'exercer la charge de notaire et de secrétaire du Roi, dont il était pourvu; mais il n'en retirait apparemment qu'un revenu assez mince, car pour subvenir aux besoins de leur existence, que compliquaient, pour la jeune femme, ceux d'une mère et de deux frères restés à sa charge, elle se vit obligée de tirer parti de sa plume. Cette vive imagination n'avait pas sans doute attendu jusqu'alors pour se livrer à la composition littéraire; mais ce qui n'avait été pour la fille de Thomas de Pisan, qu'un noble plaisir, devint, à partir de là, un gagne-pain. Nous n'avons pas à nous occuper ici du talent poétique de Christine; peut-être l'admiration qu'il excitait parmi ses contemporains, nous paraîtrait-elle assez faiblement justifiée. Il suffit de rappeler que ses œuvres en vers obtinrent une réputation qui

s'étendit même hors de France. Le comte de Salisbury, noble seigneur anglais, plein d'estime pour leur auteur, lui avait demandé son jeune fils, auquel il se chargeait d'ouvrir le chemin de la fortune, et le faisait élever avec le sien. Un sort meilleur semblait ainsi poindre pour la famille du défunt astrologue de Charles V; mais la révolution qui précipita du trône Richard II, vint détruire des espérances si bien fondées.

Christine ne voulut pas laisser son fils croître au service du nouveau roi, et le rappela en France.

Pauvre France! quel emploi de leur activité pouvaient y trouver alors les âmes honnêtes? C'était l'époque où la maladie mentale du malheureux Charles VI jetait sans cesse le trouble dans la Cour, et le désordre dans le gouvernement de l'État. Aux souffrances publiques et aux soucis de sa vie domestique, Christine cherchait une distraction salutaire dans les travaux de la pensée. Sans mettre de côté la poésie et les poètes, elle se livrait avec ardeur à des études sérieuses, à celle surtout de l'histoire, et se perfectionnait dans l'art d'écrire en prose par une connaissance approfondie des bons modèles.

« Adonc fus-je aysé quand j'os trouvâ le stil à  
» moy naturel, » nous dit-elle.

L'an 1402, au milieu de ces occupations intelligentes, la mort vint lui enlever son mari. Ce coup, le plus douloureux qui pût frapper son cœur, y laissa une plaie saignante que le temps ne parvint pas à guérir. Treize années plus tard, dans le préambule du dernier poème que nous ayons d'elle, Christine exprimait encore des regrets qui n'ont rien perdu de leur vivacité. On y trouve en même temps un échantillon curieux de ce style à elle naturel, dont elle paraît si enchantée :

« Celuy estoit certainement la clef de mon  
» secret, et moy la serrure ferme et seure de son  
» désir... Je luy fus donnée jeune, et luy à moy,  
» si sage et si bien né, que sa vertu embrasa mon  
» tendre estomac (mon tendre sein) en un feu  
» inextinguible : si qu'en ceste chaleur, fut faite  
» une conjunction de nos deux cœurs, et furent  
» faicts or éprouvé en la fournaise... Mais depuis  
» qu'Atropos, de ses mains mortifères et sangui-  
» naires, eust rompu le fil de sa vie, ne fust mon  
» cœur saoul à donner larmes à mes yeux... Et  
» d'avantage, combien qu'il y eust jà treize ans  
» que mon cœur avoit servi continuellement  
» d'alembic à mes yeux, leur fesant distiller sans  
» cesse l'eau d'amertume causée d'un triste sou-  
» venir, encore n'a-t-il cessé, non plus que s'il  
» n'y avoit qu'une heure que son trépas fust  
» avenu. »

Est-ce Cathos, est-ce Madelon qui a écrit cette page? Certes le langage précieux du XV<sup>e</sup> siècle n'a rien à envier à celui du XVII<sup>e</sup>, et ce cœur servant d'alembic était digne de provoquer les



applaudissements les plus flatteurs de Scudéry et de ses pareils.

Et pourtant, à travers tout ce verbiage allégorique que le *Roman de la Rose* avait mis à la mode, chez ses adversaires, au premier rang desquels combattait Christine, aussi bien que parmi ses plus chauds partisans, on perçoit ici encore une note vraie de sentiment, dont il est impossible de ne pas être touché.

Devant les difficultés croissantes de son existence, la triste veuve banda pour ainsi dire tous les ressorts de son courage, et se remit au travail. Elle avait des amis, elle avait des admirateurs de son talent; avec leur aide, elle obtint la plus haute protection qu'elle pût désirer.

Le premier jour de l'année 1403, Christine fut admise à offrir en étrennes au duc Philippe de Bourgogne, oncle magnifique et tout puissant de Charles VI, son poème de *Mutacion de Fortune*, embrassant dans un total de six mille vers tous les événements de l'histoire. Le livre et celle qui le présentait reçurent un gracieux accueil. Peu de temps après, le trésorier du prince, Jean de Montberthaud, accourut tout joyeux chez elle. Grande et bonne nouvelle! Le duc de Bourgogne désire que l'auteur de tant d'ouvrages estimés en écrive pour lui un nouveau. Sur quel sujet? — C'est ce que le duc se réserve de lui dire en personne.

Christine se rend au Louvre, — non pas au Louvre que nous connaissons, celui de Pierre Lescot et de Jean Goujon, — mais au Louvre de Charles V, tout hérissé de tours et de tourelles, au milieu desquelles se dresse encore, comme un sévère aïeul entouré de plusieurs générations de descendants, le sombre donjon de Philippe-Auguste. C'est dans ce palais féodal que le frère préféré du feu roi fait, pour le moment, sa résidence. Deux envoyés du duc, en courtoisie d'uyts instruits, viennent la chercher, et l'amènent en sa présence. Elle-même va nous raconter les détails de cette audience.

« Là le trouvay retraits assez solitaire, accompagné de son très-noble fils Anthoine, monseigneur de Rethel... Devant luy venue, après le salut redevable, dis la cause qui me tiroit de servir à plaisir faire à Sa Haulte... Adonc luy très-bénigne, après que son humilité m'eût rendu plus mercis qu'à recevoir à ma petitee n'appartenait, me dit et déclara la matière » et sur quoy luy plaisoit que j'ouvrasse. »

Christine accepta la commande qu'accompagnaient les offres les plus généreuses, et, sans perdre un moment, se mit à écrire le *Livre des Faiz et bonnes Meurs du sage Roy Charles*; car tel était le sujet que confiait à sa plume le duc de Bourgogne, comme un hommage rendu par lui à la mémoire de ce frère aîné, auteur plus affectionné que prudent de sa prodigieuse fortune.

C'est dans le second chapitre de ce livre que Christine nous rend compte de ce qui précède.

Le premier, sous le titre de *Prologue*, est un preambule épique et solennel, qui nous montre toute l'importance qu'elle attache à l'œuvre entreprise. Il ne lui faut pas moins que l'intervention divine pour en venir à bout :

« Sires Dieu, ouvre mes lèvres, enlumines ma pensée, et mon entendement esclairs, à celle fin que mon ignorance n'encombre mes sens à expliquer les choses conçues en ma mémoire ; ce soit mon commencement, moyen et fin à la louange de toy, souveraine puissance et dignité incircumscribable, à sens humain non compréhensible.... Moy, Christine de Pizan, femme sous les ténèbres d'ignorance au regard de clerc entendement, mais douée de don de Dieu et de nature, en tant comme désir se peut étendre en amour d'étude.... emprès (entreprends) nouvelle compillation menée en stille prosal, et hors le commun ordre de mes autres passées. »

Le style prosal de Christine est un grand seigneur, qui ne quitte jamais sa tenue de cérémonie, et dont l'imposante gravité repousse toute relation familière avec le lecteur. Il faut en prendre son parti, et l'écouter chapeau bas.

Christine nous annonce ensuite que son œuvre sera divisée en trois livres, traitant chacun d'une vertu spéciale :

- 1<sup>o</sup> Noblesse de courage (de cœur) ;
- 2<sup>o</sup> Noblesse de chevalerie ;
- 3<sup>o</sup> Noblesse de sagesse.

Nous entâmons le premier livre, et, au quatrième chapitre, nous apprenons que *Noblesse de Courage* se peut démontrer par trois raisons résumées en une seule, savoir : 1<sup>o</sup> tendre aux choses élevées ; — 2<sup>o</sup> aimer les bonnes mœurs ; — 3<sup>o</sup> se gouverner avec sagesse. — Proposition appuyée, pour plus de solidité, sur nombre de citations, tirées d'Aristote et des Saintes Écritures.

Nous voici bien loin de la narration si pittoresque et si animée de nos premiers faiseurs de *Mémoires*. Toutefois, ne nous laissons pas mettre en fuite par cette doctorale entrée en matière. Le livre ainsi divisé et subdivisé porte le cachet de l'époque où il fut écrit ; époque où naguère la *Bulle d'Or* fixait définitivement à sept le nombre des électeurs de l'Empire, en l'honneur du *Chandelier à sept branches* ; où bientôt le Cordelier Jean Petit, plaidant devant le Conseil du Roi Charles VI, alignera, pour justifier le meurtre affreux du duc d'Orléans, douze arguments, en mémoire des douze apôtres. Permettons à l'auteur d'être de son temps, et poursuivons notre lecture.

Christine ne paraît guère plus pressée d'arriver à son fait, que l'*Intimé* de Racine. Si, comme l'éloquent avocat du pauvre chien *Citron*, elle ne nous reporte pas avant la naissance du monde, elle remonte du moins à l'origine des rois de France et des Français, qu'elle ne manque pas de nous dire issus des Troyens. C'est seulement à



son sixième chapitre qu'elle commence à toucher quelques mots de Charles V.

Elle rappelle brièvement, en ce qui concerne son enfance et son éducation, que le roi Jean, son père, avait eu soin de le faire instruire dans les lettres en un degré suffisant pour qu'il *entendit convenablement son latin, et connût pertinemment les règles de la grammaire*. A quoi elle ajoute le vœu très-raisonnable que telle fût toujours la coutume des princes, la paresse et l'ignorance où on les laisse croupir ne leur permettant de voir que par les yeux d'autrui.

Christine passe rapidement aussi sur la jeunesse de Charles,

« Par propre volonté menée plus perverse que » à tel prince n'appartenait. »

On sait en effet que ce roi, qui, sur le trône, se montra généralement si habile, et releva momentanément la France de ses misères, entre les règnes calamiteux de son père et de son fils, n'avait pas annoncé, comme Dauphin, ce qu'il devait être plus tard. C'est après son couronnement, et comme par une évolution subite, que Charles changea de vie et « *prit à suivre la règle de vertu*. » — L'auteur attribue cette heureuse transformation à une grâce de Dieu, aux désastres, aux épreuves de tout genre qui avaient éclairé l'esprit du prince des lumières de l'expérience, et conclut par une comparaison où l'on retrouve avec plaisir le poète dans la prosatrice :

« Un champ privé de culture et longtemps » laissé en friche, se couvre d'épines et ne porte » aucun fruit; mais qu'on le laboure, et qu'on y » répande une bonne semence, il porte des fruits » plus abondants et meilleurs que ne le fait toute » autre terre. »

Cinq chapitres sont ensuite employés à nous parler de « *Jeunesse et de ses conditions* », de la prudence nécessaire aux maîtres chargés de la conduire, et se terminent par l'éloge de l'Age mûr et de la Sage vieillesse. — On ne peut nier que, prise comme traité de morale et d'éducation, cette digression — qui n'est pas la première et qui ne sera pas la dernière de l'interminable savante — ne renferme de très-judicieuses observations et d'excellents conseils; acceptons-la donc à ce titre. Toutes les écluses de l'érudition y sont d'ailleurs ouvertes, et il en jaillit un flot abondant de citations nouvelles tirées pêle-mêle de l'histoire profane, de l'écriture, des philosophes antiques, et principalement d'Aristote, qui, toujours et partout, surnage au dessus du reste. Quant au sage *Roy Charles*, il n'en est plus question. Enfin Christine se souvient de lui tout à coup. — « Retournons à notre matière, » — dit-elle en commençant son quatorzième chapitre.

Volontiers, Christine; nous voilà prêts à vous suivre, heureux si vous n'en abusez pas pour nous faire trop souvent courir de droite et de gauche, de façon à nous essouffler.

Tout ce qui précède suffit pour donner une idée de la manière et de la couleur du biographe de Charles V; sans nous astreindre désormais à l'ordre méthodique où il se complait, nous nous bornerons à cueillir çà et là et à grouper ensemble les détails que son livre nous donne sur ce prince, détails que par elle-même, par son père, ou par les gens dignes de confiance qui avaient approché le roi de près, et qu'elle nous déclare avoir consultés avec soin, la fille de l'astrologue avait pu connaître.

Dans le tableau qui en résulte, on retrouvera souvent comme une réminiscence d'Eginhard, dont Christine semble s'inspirer, et qui ne lui était probablement pas étranger, bien qu'il ne figure jamais parmi les auteurs que son érudition aime à citer, faute apparemment d'être assez ancien. C'est ainsi qu'elle va tout d'abord nous dépeindre la personne de son héros. Elle l'avait vu de ses propres yeux; le portrait est donc authentique.

Il avait le buste haut et bien fait, les épaules bien dessinées et larges, et la taille effilée. Ses bras étaient gros et ses membres on ne peut mieux proportionnés. Le tour de son visage était parfaitement beau, quoique d'un ovale un peu long. Il avait le front haut et large, les sourcils arqués, les yeux « *de belle forme, bien assis, chasteins en couleur et arrêtés en regard*, » — le nez assez grand, la bouche non trop petite et les lèvres minces. Ses pommettes étaient hautes; sa barbe, bien fournie, n'était ni noire ni blonde; il avait la peau brune, le teint pâle; il était fort maigre.

Cet ensemble, sans offrir une perfection statuaire irréprochable, nous montre dans Charles V un extérieur qui ne déparait pas le rang suprême. Tout d'ailleurs dans sa manière d'être y répondait merveilleusement :

« ... Sa physionomie et ses façons étaient calmes et graves. On ne le vit jamais ardent et furieux, mais tempéré dans toutes ses actions... Sa démarche était noble, sa voix mâle et d'un beau timbre... Son langage si lumineux et si pur (sa belle parole tant ordonnée), qu'il n'est rhéteur de la langue française qui eût pu y trouver chose à reprendre. »

Ce dernier mérite n'est évidemment pas celui auquel Christine attachait le moins de prix.

A côté de ces dons naturels ou acquis, Charles, dans le dessein de relever aux yeux des peuples le prestige royal, que des événements encore récents avaient passablement compromis, ne négligeait aucun moyen d'en rehausser l'éclat, par la pompe dont il s'entourait en public. Très-simple dans son intérieur, dès qu'il sortait de son palais, — fût-ce pour se rendre à ses châteaux de Vincennes ou de Beauté, — fût-ce pour une courte promenade, — ce n'était plus l'homme, c'était le souverain qui se montrait.

« ... Couvert de ses habits royaux et monté sur



» un palefroy d'élite, chevauchait au milieu des siens, qui se tenoient éloignés dans une contenance respectueuse. Devant luy estoient ses gentilshommes et ses gens d'armes, tous pourvus comme pour un combat, et suivis de nombreux cavaliers armés de lances... Devant luy estoient portés les fleurs de lys en écharpe; et par le grand écuyer, le manteau d'hermine, l'épée et le chapeau du Roi... Devant et après, chevauchaient les proches parens du Roi, les barons et les princes du sang... Mais aucun ne s'approchoit qu'il ne fût appelé... »

Ainsi Charles V cheminait par ses bonnes villes, et en particulier dans les rues de Paris, où le peuple, oubliant Marcel et les réformes jadis si fièrement exigées par les États-Généraux, accourait à son passage applaudir « la magnifique, très-puissant et très-ordonné prince. »

L'éclat du rang ne s'étalait pas à un moindre degré dans la personne de la Reine, car telle était la volonté de Charles. Transcrivons encore ici le témoignage de Christine, en nous servant, comme tout à l'heure, du français d'un traducteur plus moderne, pour ne pas faire abus du sien :

« ... Sa compagnie, ses serviteurs, ses habits, ses atours et toutes ses parures, étaient réglés avec choix pour chaque jour et pour les fêtes annuelles, ou pour la venue des princes de haut rang, à qui le Roi voulait faire honneur... Quelle était la majesté de cette Reine, lorsque, couronnée ou parée de ses riches bijoux, elle était revêtue de ses habits royaux, amples, longs et flottants, rehaussés de ce noble surcot, que l'on appelle chappe ou manteau royal, du plus précieux drap d'or ou de soie, ornés, ainsi que les cordons, les boutons et les ceintures, de pierres resplendissantes et de perles précieuses!... Selon la coutume de la cour, elle changeait plusieurs fois d'habit aux diverses heures de la journée. C'était

merveille de voir cette noble Reine aux grandes solennités, accompagnée de deux ou trois reines, ses parentes ou ses devancières, à qui elle portait le respect le plus grand, ainsi que le voulaient le devoir et la raison... On y voyait sa noble mère et les duchesses, femmes des frères du Roi; les comtesses, les baronnes, nombre de demoiselles et de dames, toutes de qualité, instruites à la décence et se conduisant avec honneur... »

» Le maintien de cette noble dame, grave et calme dans ses paroles... sa beauté, qui effaçait celle de toutes les princesses, était chose très-agréable à voir et d'un charme souverain. »

Après avoir conduit ses lecteurs aux réceptions de la Reine de France, l'auteur nous décrit avec une admiration non moins grande, le luxe et la richesse des appartements royaux.

« La décoration des salles, les chambres des étrangers, la riche bordure à grosses perles d'or et de soie, la vaisselle d'or et d'argent et les autres meubles de prix, étaient de vraies merveilles. »

Charles mangeait d'ordinaire dans une salle commune; il aimait que la Reine en fit de même, et se mit à table au milieu des princesses et des dames de sa cour. Là, point de propos frivoles, point de vains caquets, rien de ce qui fait, hélas ! trop souvent la conversation des femmes entre elles.

Selon une ancienne coutume royale, un grave personnage se tenait debout à l'extrémité de la table, et redisait sans aucune cesse la vie et les actions de quelque bon trépassé.

Cette coutume datait de loin, en effet, car nous l'avons vue en vigueur déjà au temps de Charlemagne.

Telle était l'existence d'apparat du Roi et de la Reine de France.

APHÉLIE URBAIN.

(A continuer.)

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### LA TACHE ORIGINELLE <sup>(1)</sup>

PAR MADAME CLAIRE DE CHANDENEUX

Depuis quelques années, nous lisons des romans, des nouvelles d'une vive tournure, d'un intérêt

(1) Chez M. Dillet, 15, rue de Sèvres. — Prix : 2 francs, franco.

pressant, pailletés d'esprit, nuancés d'une sensibilité douce, et que signait un nom inconnu : Claire de Chandeneux. A cause de l'entrain du récit, de son allure un peu martiale, nous nous permettons de penser que ce nom féminin abritait un loup sous la peau d'une blanche brebis : c'était une erreur, et Claire de Chandeneux, que nous compterons bientôt au nombre de nos col-



laboratrices, s'est chargée de prouver que si elle possédait une certaine force virile, la grâce ne lui manquait pas et qu'elle était par là femme et très-femme : elle imprime à ses pages ce que les femmes ont de meilleur, le charme qui naît de la bonté.

Une nouvelle œuvre vient de paraître, et nous vous la recommandons : elle peut être lue à tous les foyers. *La Tache originelle* est un drame que l'on suit jusqu'à la dernière ligne, avec une curiosité croissante, en se disant : Comment cela se dénouera-t-il ? En voici une courte analyse :

Florence Raymond est belle, douce, pleine de vertus ; elle est riche, elle est le point de mire de tous les jeunes gens à marier de ce coin du Dauphiné où elle habite : elle refuse tous les partis, elle ne veut pas se marier. A l'âge de vingt et un ans, on apprend qu'elle a donné sa fortune entière aux créanciers de son père ; les prétendants se retirent (hormis un seul) ; de sinistres bruits se répandent sur cette jeune fille, et, cette fois, les calomnies ne sont que des médisances. Florence est la fille d'un notaire prévaricateur, condamné à vingt ans de travaux forcés ; elle a cru payer sa dette sociale en distribuant la fortune qu'elle tenait de son parrain à tous ceux que son père avait lésés ; elle se laissait aller à quelques songes de bonheur ; mais son père est gracié, son père s'installe chez elle, et non loin de lui, son ancien compagnon de chaîne, un ignoble scélérat. Florence boit courageusement ce calice, elle veut se dévouer au salut de son père ; elle l'accepte, elle ne le renie pas. Ici pourtant se trouve une scène que je me permets de blâmer, comme n'étant pas dans la *tonalité* du caractère de Florence, si patiente et si douce : son fiancé Francis entre ; il salue le père de Florence, dont il ignore encore la triste histoire : « et comme pour mieux accentuer la sincérité de cette parole de bienvenue, il fit un pas, la main ouverte. »

» Raymond hésita.

» Plus prompt que lui, par un geste instinctif, Florence abaissa la main tendue du jeune homme :

» Pour cela, non ! prononça-t-elle avec énergie.

N'est-ce pas là une fausse note ? Une fille dévouée, une chrétienne admirable, ne commettra jamais, même par instinct, un acte aussi dur, et si l'instinct le commandait, la raison et la bonté l'arrêteraient au passage.

Florence ne réussit pas dans son œuvre de réhabilitation : son père s'éloigne d'elle, elle s'éloigne de celui qu'elle aime et qu'elle ne veut pas abaisser par son alliance ; il persiste à l'aimer, et après de longues et dures épreuves, ils se retrouvent seuls, pauvres, et ils s'exilent de leur pays pour pouvoir s'unir sans qu'on leur reproche à toujours la *tache originelle*.

Ce roman est bien conduit et d'une très-agréable lecture ; le style en est élégant et la moralité

irréprochable ; lisez-le, et vous en serez charmées. J'en dis autant des *Ménages militaires*, du même auteur.

M. B.

## MANUEL DE CUISINE

Depuis le *Ménagier françois* jusqu'au *Livre de Cuisine* de Gouffé, que de traités sur la science de la gueule ! Grimod de la Reynière a publié son *Almanach des Gourmands*, Brillat-Savarin, l'érudit magistrat qui soutint contre Robespierre la nécessité de la peine de mort, publia la spirituelle *Physiologie du Goût*, qui n'est pas à l'usage des jeunes filles ; madame Aglaé Adanson donna au public une *Maison rustique*, très-complète et très-pratique ; elle fut imitée et surpassée par madame Millet-Robinet ; Gouffé publia un bon gros livre illustré sur la cuisine ordinaire et la haute cuisine ; je ne parle pas des innombrables cordons bleus et cuisinières bourgeoises, et sans médire d'aucun de ces livres utiles, je crois pouvoir dire qu'on n'en a pas imprimé de meilleur ni de plus clair que ce *Manuel* que nous annonçons.

L'auteur a adopté une méthode nouvelle et qui nous paraît excellente ; il dispose ses recettes en tableaux ; en voici un exemple qui fera comprendre à nos lectrices combien cette disposition est commode pour l'œil et pour l'esprit.

### Boulettes de mouton

NOMS	PROPORTIONS	PRÉPARATIONS
1. Desserte de gigot.....		Hacher très-fin et mêler ensemble.
2. Chair à saucisse.....	1/4 du mouton employé.	
3. Mie de pain trempée dans du lait.		Ajouter au hachis, bien mêler, pétrir le tout avec la cuiller de bois.
4. Pommes de terre cuites à l'eau....		
5. Fines herbes.	Hachées fin.	
6. Sel, poivre, jaune d'œuf.		
7. ....		
8. Mie de pain..		Prendre de ce hachis avec une cuiller à bouche, en former des boulettes et enfriter.
9. Beurre ou graisse.....		Emettre dans un bol.
10. ....		Faire fondre dans la poêle sur un feu vif.
11. ....		Tremper les boulettes dans la mie de pain et les jeter à mesure dans la friture bouillante.
12. ....		Dresser sur le plat.
13. ....		Accompagner d'une sauce piquante ou tomate.



On voit combien ces tableaux sont faciles à étudier et à comprendre, même par le moins bas-bleu des cordons bleus. Ajoutons que les recettes sont très-bien choisies et constituent une cuisine saine de bon goût et même économique. Les bonnes ménagères feront bien de placer ce petit volume dans leur bibliothèque culinaire (1).

#### SOUVENIRS DE METZ

### L'ÉCOLE SAINT-CLÉMENT

PAR LE R. P. DIDIERJEAN

Les lettres de nos abonnées nous permettent de croire que le *Journal des Demoiselles* est regardé comme un ami du foyer et que toute la famille le lit avec quelque plaisir; cette pensée nous encourage parfois à recommander des livres qui ne sont pas exclusivement à l'usage des jeunes filles, des livres que leurs pères et leurs frères liraient avec plus de plaisir qu'elles-mêmes. *L'École Saint-Clément de Metz* serait une

touchante et excellente lecture pour les jeunes gens, qui y puiseraient d'admirables leçons de foi, d'honneur et de patriotisme; l'auteur a raconté, d'une manière sobre et ferme, l'histoire de ce beau collège qui n'existe plus aujourd'hui, qui ne pouvait pas survivre à la chute de Metz, lui tout imprégné de la plus pure sève française, et il a ajouté des notices sur les élèves sortis de ses murs et tombés à l'ennemi. C'est là la partie saillante du livre. Quels beaux caractères, quels élans de courage, quelle fermeté religieuse dans ces jeunes âmes, et combien il serait heureux que tous les jeunes Français, trop mollement élevés, pussent se pénétrer de cette moelle de lions et se dire : Pourquoi ne ferions-nous pas ce que ceux-là ont fait? Ils ont aimé Dieu, leur famille et leur pays, et jusque dans les bras de la mort la noblesse de leur âme les rendit heureux. Quelles leçons et quels exemples! et comme ils détournent du vice, si vulgaire, quoi qu'on fasse pour le rendre élégant et superbe! Je recommande ce bon livre à toutes les familles où notre journal trouve accès (1).

(1) Paris, Librairie Illustrée, rue du Croissant, 16. — Prix du volume : 4 fr. 50 c., franco.

(1) Deux volumes, 7, rue Saint-Honoré-Chevalier, chez J. Albanel. — Prix : 7 fr., franco.

## ÉDUCATION

### XXVIII

#### CONSEILS AUX MÈRES DE FAMILLE

Un de mes vieux amis, homme d'une grande intelligence et d'une rare vertu, aimait à faire des mariages, et, en général, il réussissait dans cette œuvre difficile. Rien de M. Foy, je vous assure. Je lui demandai un jour quelles étaient les qualités qu'il recherchait avant toutes les autres dans ses futurs époux.

« Le caractère, me répondit-il.

— Quoi ! le caractère avant les principes, avant les sentiments religieux ?

— Oui, car les principes se modifient, les sentiments religieux s'acquièrent avec la grâce de Dieu, mais le caractère, à moins d'une vertu surhumaine, reste ce qu'il est. »

Réfléchissez à cette parole, chères lectrices, et vous verrez qu'elle est profondément vraie : jus-

qu'au moment où il tombe, l'arbre demeure penché du côté où, dès ses premières années, il a incliné ; le caractère, produit du tempérament, des défauts transmis avec le sang, des exemples, de l'éducation fautive, insuffisante en quelques points, ne varie plus, une fois vingt ans ; on était né impatient, on reste colère, car la vie en général n'adoucit pas l'humeur ; on était dissimulé, on reste caché et *boutonné* ; on était curieux, on reste inquisiteur ; on aimait à jaser, on reste bavard ; on était très-impressionnable, on reste susceptible ; on était indolent, on reste paresseux ; on n'avait pas d'ordre, on n'en acquiert pas ; les leçons de la destinée, si rudes souvent, frapperont, elles transformeront peut-être le fond de l'âme, sa tendance, ses aspirations, mais la forme exté-



rieure, par laquelle nos sentiments intimes se manifestent, ne changera guère; il faut des conversions comme on n'en voit pas deux dans un siècle, pour que l'homme tout entier soit renouvelé; trouve-t-on souvent des Paul, des Augustin, des Quériot, des Anne de Mantoue ou des Ratisbonne?

La grâce divine agit toujours avec même efficacité, comme dit le vieux Corneille, mais elle ne trouve pas des cœurs suffisamment préparés.

La conclusion de ceci? car enfin il faut conclure. Eh bien! c'est un modeste avis aux mères qui ont des fils à marier ou qui cherchent des gendres. Avant la fortune, avant la haute position, avant la beauté, avant l'esprit, cherchez le bon caractère, si vous voulez que votre fils soit heureux, je dirai plus, si vous voulez qu'il soit sage. La mauvaise humeur, installée au foyer, chasse inévitablement le mari vers le café, le club, la vie en dehors, la vie fatale au devoir et au bonheur. Cherchez une fille douce, étudiez-la dans ses rapports avec sa mère, avec ses jeunes amies, voyez si elle peut supporter sans emportement une observation, une contradiction, si elle sait céder et faire plier sa propre volonté; pensez combien la douceur, qui possède la terre, apporte de paix, de joie, de velouté dans la vie intime, et quel fléau c'est qu'une femme acariâtre et colère, et si vous trouvez cette jeune fille calme, modérée, victorieuse d'elle-même, sachez préférer sa vertu à une plus forte dot, agrémentant une humeur orgueilleuse et dominatrice. Vous souvenez-vous de l'anecdote qu'on attribue à Jean-Jacques Rousseau? Un de ses amis lui disait :

« Je me marie! j'épouse une fille noble! »

Rousseau posa un zéro.

« Et riche! »

Encore un zéro.

« Et jolie! »

Nouveau zéro.

« Et douce! »

Rousseau pose un chiffre devant les zéros, trouvant que la douceur, à elle seule, donne de la valeur à toutes les autres qualités.

Je ne sais si l'anecdote est historique, mais la conclusion en est excellente, et s'il faut choisir entre ce cœur noble, bon, bien né, et les avantages de la fortune, il sera prudent de ne pas hésiter. J'en dirai autant pour la vanité, que le caractère féminin peut pousser aux derniers excès. Qu'elle soit pauvre, qu'elle soit riche, n'acceptez pas pour bru la jeune fille qui veut éclipser les autres, et qui ne peut supporter avec calme et sang-froid la supériorité des autres femmes. Ces combats, que les amours-propres rivaux se livrent, n'ont pas pour objet la supériorité de l'esprit, nous ne sommes même plus au temps des Bélises et des Armandes; il ne s'agit que de l'éternel féminin, la toilette et le luxe dans ses emplois divers, et pour satisfaire ses caprices, pour arriver à dépas-

ser les autres dans ce ridicule *steepie-chase* de la vanité, la jeune femme irritable et coquette ira loin. Cette fortune qu'elle possède, qui la pare et l'embellit à vos yeux, elle la dépensera, elle l'usera, sans que votre fils en tire grand bénéfice; car la femme vaniteuse est comme l'avare: elle n'a jamais assez; rien ne suffit à son égoïsme, rien ne contente son amour-propre, rien ne satisfait la soif de succès, de triomphes, dont elle est dévorée.

Remarquez que ces défauts capitaux, l'emportement et la vanité, se trouvent partout, chez les jeunes filles pauvres comme chez les jeunes filles riches, chez celles qui aspirent à dominer et à jouir, comme chez celles qui ont trouvé dans le berceau une certaine autorité et une plénitude de jouissances. La pauvreté de nos jours, qui n'est point la pauvreté évangélique, ne préserve pas des défauts vers lesquels incline notre chétive humanité; n'avons-nous pas connu, tous, des femmes humbles dans l'opulence et la haute fortune, modérées, alors que tous les désirs de leur esprit pouvaient être satisfaits, et l'histoire de notre temps ne nous a-t-elle pas fait connaître la pauvreté ambitieuse, envieuse, impatiente et consumée de vains désirs? La pauvreté, la fortune, sont des états transitoires; on devient pauvre, on gagne de l'argent, rien n'est immuable dans notre société livrée au travail et aux entreprises, mais ce qui demeure, c'est le moi, le caractère, et celui d'une fille, d'une épouse, décide du bonheur ou du malheur de ceux qui l'entourent.

C'est là-dessus, au souvenir des judicieuses pensées de mon vieil ami, que je voudrais appeler l'attention des mères de famille. Le bonheur de leur fils est le vœu dominant de leur âme, car, bien qu'on ait souffert soi-même, on n'accepte pas la souffrance pour son enfant; ce bonheur, elles l'assureront mieux, si, dans le choix d'une bru, d'une seconde fille, elles cherchent: non la beauté qui passe, non la fortune qui n'a jamais rempli le vide du cœur, mais les dons heureux — la douceur, la bonté, la simplicité, qui décorent la richesse, qui consolent la médiocrité. Quant à leurs filles, qui sont encore entre leurs mains, arbrisseaux naissants qu'on peut diriger et plier, qu'elles les élèvent, dans le sens véritable de ce mot; qu'elles les élèvent au-dessus des vaines convoitises et des puériles vanités; qu'elles leur apprennent à se modérer, à se posséder, qu'elles en fassent des âmes douces et modestes, et femmes, vieilles filles, riches, pauvres, institutrices ou duchesses, elles auront mieux fait pour leur avenir que si elles avaient pu leur amasser un million de dot — sans compter les espérances. Bonnes, inoffensives, pacifiques, modestes, elles feront le bonheur des autres, elles seront votre joie et la joie de ceux qui les entoureront, et elles seront heureuses elles-mêmes, car l'être humain emprunte moins qu'on ne le croit aux circonstances extérieures; il vit de sa propre vie, de sa



propre sévé ; un cœur pur et doux porte en lui-même une fête silencieuse ; un cœur hautain, emporté, vaniteux, trouve dans son propre intérieur, son juge et son tourmenteur. C'est une

admirable spéculation que d'être bon, simple et dévoué, mais, remarquons-le, il faut l'être et non le paraître.

M. B.

## LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

### RÉCIT.

Fatiguée d'un long voyage, épuisée par l'étouffante chaleur d'une soirée d'août, Blanche arriva avec ses domestiques à la villa qu'elle n'avait jamais voulu habiter, qu'elle n'avait pas même visitée, mais qui lui appartenait par contrat de mariage : Gontran la lui avait attribuée. Abandonnée depuis longtemps, n'étant plus sous l'œil du maître, cette demeure, nid d'où s'étaient envolés tant de rêves, offrait un aspect mélancolique et délaissé. Un château-fort eût mieux supporté la négligence et l'oubli que cette maison moderne et coquette. Blanche traversa un vestibule plein de poussière, où quelques plantes rares, des palmiers et des passiflores dressaient encore leurs squelettes desséchés, et elle entra dans un petit salon qui touchait au jardin d'hiver. Le concierge y avait apporté à la hâte quelques meubles, et Blanche se jeta dans un fauteuil posé près de la fenêtre. De là, elle dominait le Val, elle voyait les eaux basses de la rivière, ses rives desséchées par l'ardent soleil, les sillons déjà dépouillés, les vignobles couverts de grappes, les beaux vergers courbés sous le poids des fruits, les vaches étendues sur l'herbe jaunie ; mais aucun rayon de gaieté n'éclairait ce paysage ; le soleil se cachait sous de lourds nuages noirs, et des éclairs rapides traversaient l'horizon. L'orage arrivait et la campagne revêtait ce silence et cette morne physionomie que la tempête lui donne, alors que tout semble dans l'attente et le frémissement des dangers ; un violent coup de tonnerre éclata et se prolongea du côté du sud en roulements sourds ; les éclairs pressés, bleuâtres, se croisaient dans l'air, et une pluie, mêlée de grêle, rebondit sur la toiture de la serre ; Blanche, épouvantée, se recula dans un angle, et elle attendit silencieusement, mais avec des palpitations de frayeur, que l'orage s'éloignât. Il fut long ; les coups succédaient aux coups ; il semblait que des escadrons invisibles fissent retentir le sol sous les pieds d'innombra-

bles chevaux ; de sinistres clartés illuminaient le ciel livide, et la pluie tombait à torrents. Une impression de frayeur et de tristesse accablait le cœur de Blanche. Cette tempête, le sombre aspect de sa maison, la solitude où elle se trouvait, les souvenirs qui, involontairement, revenaient à sa pensée, tout creusait dans son âme un abîme de tristesse et de sourde épouvante. Elle sonna : la femme de chambre entra, une lampe à la main :

« Ah ! madame, s'écria-t-elle, quel temps et quelle maison ! rien d'organisé, pas de rideaux, pas de meubles ! Il est bien heureux que madame ait fait mettre un lit et une chaise longue dans ses colis... »

Blanche se souvint alors que les meubles rares et somptueux dont Gontran avait paré la *Folie Blanche* étaient venus à Paris, mais elle ignorait avec quelles illusions, avec quel amour son mari avait jadis préparé cette maison, qui aujourd'hui lui apparaissait désolée et solitaire. Elle répondit à mademoiselle Irma :

« Ce n'est qu'un détail ; dès demain, je ferai venir des meubles de Confolens... Ah ! quel éclair ! »

Elle cacha sa tête dans ses mains ; Irma fit un rapide signe de croix, et ôta l'abat-jour de la lampe :

« On ne verra plus ces affreux éclairs, dit-elle. »

Madame d'Anzac se découvrit les yeux et regarda autour d'elle :

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que cette horrible bête ? là, sur le mur ! »

Irma regarda et sauta en arrière en criant. Le concierge accourut, regarda à son tour, et dit avec tranquillité :

« C'est un scorpion. Et il l'écrasa sous le talon de son soulier. »

— Mais c'est terrible ! la maison est remplie de ces affreuses bêtes !

— Non, madame, non ; c'est l'orage qui a fait



sortir cette bête de son trou et elle s'est sauvée ici. C'est de la mauvaise vermine, mais on n'en meurt pas, preuve que j'ai été piqué et que me voilà !»

Ce désagréable intermède porta au comble le chagrin de Blanche; elle éprouvait un sentiment de détresse que jamais elle n'avait connu, elle, si aimée, si entourée depuis son enfance ! Ceux qui l'avaient chérie étaient loin d'elle; le souvenir de Gontran, dont elle avait lassé l'affection, le souvenir de sa mère, qui s'était lassée d'aimer, repassaient dans son esprit; et dans cette maison, œuvre de l'amour le plus passionné, où elle devait entrer en souveraine, et vivre, entourée des siens, appuyée sur un cœur aussi viril que tendre, protégée par l'estime publique, elle venait seule, séparée par le fait, sinon par les lois, de celui dont elle portait le nom, séparée de son enfant, compromise aux yeux du monde, triste, malade et sans espérance. L'orage qui grondait au dehors avait de l'écho dans son âme, et le deuil de cette brillante demeure lui retraçait sa propre destinée.

Elle ne se coucha que bien tard, après avoir fait explorer en tous sens sa chambre et ses alentours; il n'y avait pas de scorpions. Mais il est des dards plus mortels que le leur, et la pauvre Blanche en sentait la pointe.

Elle se réveilla tard; l'orage était dissipé, le soleil cheminait dans un ciel clair; elle se sentait délassée par un long et profond sommeil, et le soin d'arranger sa maison, le plaisir de faire ce que les Parisiennes appellent une installation, occupa les premiers jours; le parc, que l'on n'avait guère soigné, n'en était que plus beau; les vieux arbres avaient grandi dans une liberté sauvage, les pelouses étaient remplies de ces fleurs que les jardiniers nomment irrévérencieusement de la mauvaise herbe; dans les parterres, les rosiers avaient poussé des rejetons vigoureux, les marguerites s'étaient ressemées elles-mêmes, les verveines et les fuchsias confondaient leurs teintes pourprées; pendant quelques jours, Blanche se plut dans ce vaste jardin, elle se sentait rajeunir sous le ciel natal, et déjà elle faisait des projets. Elle se proposait, après avoir passé au Val Saint-Jean les jours sombres de l'hiver, de revenir à Paris au printemps et de ressaisir sa vie mondaine, de resserrer les nœuds qui s'étaient dénoués, et de se rejeter dans ces plaisirs qui, entrevus de loin, commençaient à revêtir quelque nouveau charme. Sa santé semblait meilleure, et, comme elle n'avait pas l'intention de vivre en ermite, elle fit quelques visites de voisinage; elle heurta à beaucoup de portes, qui jadis lui étaient familières et où demeuraient les amis de ses parents, les petites compagnes de son enfance; presque partout le temps avait fait son œuvre; les vieillards avaient disparu, l'essaim des jeunes filles s'était envolé de la ruche paternelle; il restait au foyer quelques hommes mûrs, quelques

femmes sérieuses qui ne firent qu'un tiède accueil à celle qui les avait négligés et dont la renommée n'avait pas dit de bonnes choses. Blanche, après une série de visites aux quatre points de l'horizon, gravissait en coupé une pente assez rude; les chevaux marchaient lentement,

Semblant se conformer à sa triste pensée,

car elle était triste et songeuse; elle se disait que cette bienvenue qui, jadis, lui souriait sur toutes les bouches, que cette considération qui, jadis, escortait ses pas avaient disparu; que tout semblait changé hors d'elle et même en elle... Où étaient ses forces, sa sève, sa gaieté ? Cette chanson que l'espérance modulait continuellement dans son cœur, se taisait maintenant; cette parole plus mélodieuse que la plus douce musique, cette parole d'un amour fidèle, dévoué, disposé à tous les sacrifices, elle ne l'entendait plus, elle ne l'entendrait jamais... Elle était là, languissante, malade, affaissée sous le poids de la vie, et personne ne la plaignait, ne s'inquiétait d'elle. Combien cette affection dont elle n'avait pas tenu compte, lui eût semblé secourable en ce moment ! Elle rêvait ainsi, couchée sur les coussins du coupé; une personne qui montait péniblement la côte, rejoignit enfin la voiture; c'était une femme qui avait dépassé le milieu de la vie; elle était vêtue moitié ainsi, couchée sur les coussins du coupé; elle marchait avec d'autant plus de peine, que tout en s'abritant contre le soleil sous une vaste ombrelle bleue, elle portait un lourd panier qui semblait plein de provisions. Cette personne jeta un rapide coup d'œil dans la voiture, et s'exclamant, elle s'approcha, ouvrit la portière, et dit d'un ton cordial :

« On m'avait bien dit que vous étiez dans le pays, mademoiselle Blanche !... je veux dire madame d'Anzac ! je suis charmée de vous voir, quoique vous paraissiez un peu souffrante... »

— Mademoiselle Julienne ! répondit Blanche en tendant la main à la vieille demoiselle, que je suis contente de vous rencontrer ! Montez donc, je vous reconduirai au presbytère.

— De tout mon cœur, dit-elle, à condition que vous ferez une petite visite à monsieur le curé.

— Volontiers. Vous retourniez chez vous, mademoiselle Julienne ?

— Non, dit-elle en regardant de côté son panier, mais j'irai plus tard où je suis attendue. Monsieur le curé sera bien content de vous voir, vous savez ! vous êtes un de ses agneaux; il vous a baptisés. »

La bonne vieille demoiselle se livrait à l'élan de son cœur affectueux; elle aimait, elle estimait Christine de Rymbault, elle appréciait ses vertus avec enthousiasme; mais dès qu'elle eut entrevu le visage pâle et souffrant de Blanche, dès qu'elle eut rencontré son regard mélancolique, elle s'émouva, elle se souvint ! Elle l'avait connue toute enfant, cette belle Blanche, elle l'avait vu porter au baptême,



enveloppée dans son manteau de batiste et de dentelles; elle l'avait vue dans ses blancs habits le jour de la première communion; et toujours elle l'avait connue gaie, capricieuse, entourée; elle s'attendait soudain en la rencontrant seule dans ce chemin, en remarquant combien cette belle fleur de jeunesse était flétrie et combien les chagrins et les désillusions semblaient avoir creusé ce front, si fier autrefois, et abattu ces yeux si vifs et si enjoués. Toute froideur se fonda, comme la neige au soleil. Julienne n'avait pas dans l'âme cette charité, plus ardente que les feux du soleil, cette charité qui croit tout, qui excuse tout, qui souffre tout?

Madame d'Anzac, la coquette, la légère, madame d'Anzac redevint à ses yeux l'enfant rieuse et charmante qui venait, à huit ans, demander les feuilles du mûrier du presbytère pour nourrir ses vers à soie. Et les souvenirs enfantins renaissant, l'amitié qu'elle portait à l'enfant revint aussi.

Elles arrivèrent enfin; Blanche traversa lentement le jardin, plein de légumes et de fleurs, au fond duquel s'élevait la maison curiale accostée de son grand mûrier; mademoiselle Julienne ouvrit la porte de la salle à manger, et dit d'une voix joyeuse:

« Mon frère, madame d'Anzac vient vous voir! »

Monsieur le curé n'était pas seul; deux dames et un homme lui faisaient visite; Blanche salua le curé qui la reçut bien, sans empressement et sans froideur; elle s'assit et jeta un rapide coup d'œil sur les visiteurs. Elle ne connaissait ni la dame de trente ans, à l'air distingué, à la physionomie pensive, ni l'homme élégant, de bonne mine et de bonne tournure, qui l'accompagnait; mais l'aspect de la troisième personne fit monter une petite flamme rose à ses joues pâles. Elle reconnut ce profil pur, ces yeux pénétrants et modestes, cette taille élevée, et quand elle ne les eût pas reconnus, le trouble de la physionomie lui eût révélé Christine. Christine avait pâli, et sa cousine Henriette la regardait avec anxiété; mais elle parvint à vaincre son trouble, et pendant que mademoiselle Julienne faisait servir des fruits et du vin, elle écouta la conversation avec l'air aimable et naturel qu'elle portait en toutes choses.

La santé de madame d'Anzac fournit le sujet à l'entretien; elle s'y étendit plus que ne l'aurait permis sa grande habitude du monde, mais d'instinct, elle redoutait les autres sujets, et quand enfin le curé lui dit d'un ton poli et bienveillant:

« Et M. d'Anzac? »

Elle répondit brièvement: « Il est en voyage. »  
« Il fait un long voyage, et nous avons confié mon fils, qui est très-délicat, aux soins de sa tante. »

— Madame de Valzay est donc toujours en Égypte?

— Toujours.

— Et madame votre mère? permettez que je m'informe d'elle, mon ancienne paroissienne!

— Je suis surprise, monsieur le curé, que vous ne connaissiez pas la nouvelle situation de ma mère. Vous n'avez donc pas reçu de lettre de faire-part?

— Non, madame.

— Eh bien! maman est remariée, elle habite la Belgique, elle s'appelle maintenant madame de Seudre. Elle a un beau nom, une grande existence.

— Quoi! s'écria naïvement mademoiselle Julienne, madame Lanfrand est remariée! elle qui vous aimait tant!

— Je n'ai pas voulu être égoïste, chère demoiselle, répondit Blanche avec un sourire contraint, puisque ce mariage plaisait à maman et lui offrait des chances de bonheur, je l'ai vivement pressée d'y consentir...

— Mais vous voilà toute seule...

— Pour un court laps de temps: je passerai l'hiver ici, et au printemps, je retournerai à Paris... je le confesse, monsieur le curé, Paris m'est indispensable... j'ai besoin de ce mouvement, de cette vie animée et brillante... cela me tire de moi-même...

Ce dernier mot lui était échappé: personne ne le releva... Mademoiselle Julienne s'empressa, elle offrit des pêches merveilleuses et des raisins dignes de Chanaan; sa cordialité et sa bonhomie rapprochèrent madame d'Anzac des deux amies de la maison; elle salua Christine et lui demanda de ses nouvelles, en ajoutant:

« Je vous croyais retournée à Orléans, mademoiselle. »

— Non, madame, je n'ai pas quitté le Val Saint-Jean, mais ma cousine, madame d'Onfroy et son mari sont venus auprès de moi.

— Et la santé de mon mari se trouve à merveille du bon air et du bon soleil du Val, ajouta Henriette avec une douceur polie; j'espère, madame, que vous y trouverez le même bien-être.

— J'y compte, c'est l'air natal pour moi. Mais je serai bien seule... et si quelquefois, mesdames, et vous, mademoiselle Julienne, vous vouliez visiter une pauvre recluse, vous lui feriez le plus grand plaisir.

Elle s'était levée en achevant ce compliment, on se salua et madame d'Anzac remonta en voiture.

« Comme elle a l'air malade! dit mademoiselle Julienne; pauvre chère enfant, j'ai peur que sa santé ne soit bien compromise. »

— Et sa situation morale aussi, dit le curé. Ce long voyage de M. Anzac équivaut à une séparation. Hélas! pauvres enfants! quand Dieu est absent, tout manque. En lui est tout le bien, dit son serviteur Moïse. »



Christine écoutait, les yeux baissés : dans cette rencontre où la femme aimée, préférée, lui apparaissait abandonnée de tous, malheureuse et abaissée, dans cette rencontre qui la vengeait, elle ne voyait qu'une chose : l'infortune de Gontran, l'infortune de Blanche, et elle eût donné son sang pour les rapprocher.

MADAME DE VALZAY A SON FRÈRE.

*Ismaila, Décembre...*

Cher Gontran,

Je ne sais plus où te prendre depuis ton départ de Bombay, et, à tout hasard, j'adresse ma lettre au Consul de Yong-Kong ; il te la fera tenir si tu es encore dans l'empire du Milieu. Ai-je besoin de te dire combien cette immense distance, cette longue séparation m'affligent et me préoccupent ? Quand te reverrai-je ? Quand remettrai-je ton Marcel entre tes bras ! quand verrai-je ta destinée remise à flot !... Que je te parle de ton fils ! il est très-grand, il a bruni sous ce soleil, mais sa santé est admirable, tout en lui se développe, le corps et l'esprit ; il monte à cheval comme un petit centaure, il marche sans jamais se lasser, il apprend concurremment le français et l'arabe ; l'histoire sainte et l'histoire ancienne ont un grand charme pour lui, dans ce pays plein des traditions et des monuments du passé. Et surtout il est bon, il t'aime, il parle sans cesse de toi, et si tu tardes à revenir, un nouveau Télémaque ira chercher notre Ulysse sur les mers et jusqu'au pied de la Grande Muraille. Songe que bientôt je n'aurai plus rien à lui apprendre, qu'il aura plus que jamais besoin de tes soins et de ta surveillance, et que ce n'est pas à Ismaila que je lui trouverai des professeurs de latin, de grec et de mathématiques. Reviens, mon frère, reviens pour lui et pour moi.

J'ai reçu dernièrement la visite d'un Parisien, neveu de M. de Ferrière, un de tes amis par conséquent. Il m'a donné des nouvelles que tu ne peux encore savoir, éloigné comme tu l'es de l'Europe. Une nouvelle extraordinaire d'abord : ta belle-mère, madame Lanfrand, est remariée ! elle a trouvé un baron, Hollandais, Belge, Allemand, qui lui a fait une cour assidue et, vois-tu, il faut avoir pitié du faible cœur féminin, elle s'est crue aimée, elle a consenti à ce mariage : le baron l'a emmenée dans sa baronnie, elle et son argent, et Blanche est restée seule. Le vide s'est fait autour d'elle, sa société était dispersée, sa mère, cédant à un caprice du cœur, l'avait abandonnée ; elle a, de guerre lasse, quitté Paris ; on la dit au Val Saint-Jean, et on assure qu'elle est malade, et plus gravement qu'elle ne le pense elle-même.

M. de Ferrière m'a conté tout cela avec des détails, des exclamations, des moqueries qui s'adressaient à la pauvre madame Lanfrand, à sa crédulité enfantine, à ses aspirations d'amour,

mais je t'assure, Gontran, que je ne riais pas, et que mes pensées et ma pitié allaient vers Blanche, vers ta femme ! Pauvre enfant ! si gâtée, si adulée en ses premières années, et si délaissée maintenant ! pauvre fille sans mère ! pauvre femme sans mari, pauvre mère sans enfant ! et j'ajoute, pauvre mondaine sans monde, et, hélas ! pauvre chrétienne sans Dieu ! la compassion que j'éprouve pour celle que tu as tant aimée, oppresse mon cœur ; si j'étais libre, je courrais vers elle, et elle verrait que dans ce censeur sévère d'autrefois, elle a une amie et une sœur.

Et toi, Gontran, si cette lettre te parvient, resteras-tu inflexible ? ne couvrirais-tu pas de ta protection et de ton amour la mère de ton fils ? Le passé se lève contre elle, me diras-tu ; elle ne t'a pas rendu heureux, elle t'a forcé à désertier ton foyer, mais songe, songe aux responsabilités de sa mère, songe que tu l'as choisie et aimée malgré des défauts trop apparents, que tu as encouragé toi-même des tendances mauvaises ou dangereuses, songe enfin que si elle s'est compromise par des étourderies, elle est restée pure ; songe surtout qu'elle est malheureuse et qu'elle a besoin d'amour et de pardon ! Reviens, mon bon frère, reviens pour commencer une nouvelle vie avec cette Blanche qui te fut si chère et que l'épreuve aura rendue plus digne de toi. Ton fils te remerciera un jour de lui avoir rendu sa mère, d'avoir reconstitué la famille, d'avoir été bon et clément... Ah ! mon frère, quand nous nous croyons bons, cléments, admirables, souvent nous ne sommes que justes : notre conscience nous le dit bien...

Et si Blanche succombait au mal qu'elle porte, ton regret serait vif et poignant ; reviens avant qu'un remords ne se mêle à tes peines. Je t'en supplie comme te supplierait notre mère, si elle vivait ; ne te raidis pas dans ta colère, et crois bien que la loi de l'indulgence est aussi celle du devoir, et que ce chemin-là te ramènera au bonheur.

Je presse de mes vœux cette lettre, et je t'embrasse, mon bien-aimé Gontran, comme je t'aime.

MARGUERITE.

RÉCIT.

La santé de Blanche avait eu son été de la Saint-Martin, elle avait fleuri avec les dernières roses, une passagère lueur de vie lui avait fait cette illusion, toujours si facile à ceux qui souffrent... elle se sentait les forces, de l'appétit, elle se trouvait vaillante, et les projets naissaient en foule dans son esprit :

« Je leur montrerai à tous que je puis me passer d'eux ! se disait-elle : je reprendrai ma place dans le monde, j'aurai des amis, je serai bien posée, et alors, je réclamerai Marcel. Il aura sept ans, il sera pour moi comme un petit chevalier, nous



vivrons très-heureux ensemble, et je passerai trente ans, quarante ans même sans m'en apercevoir... Quarante ans, c'est bien loin encore, il aura vingt ans alors... »

Mais ce retour de séve sur lequel elle comptait n'eut pas de durée; avec les jours courts, le vent froid venu d'Auvergne, les longues pluies, la santé et l'entrain de Blanche tombèrent : elle eut de la fièvre.

« Fièvre nerveuse, » dit le médecin.

Elle dut garder la chambre, et les journées lui devinrent pesantes. Les nuits étaient longues, elle dormait peu; elle attendait avec impatience, dès l'aube, la visite du docteur, et quand il était parti, elle s'impatientait du vide de sa parole et de ses conseils. Monsieur le curé venait parfois visiter sa paroissienne malade, il n'avait pas pour elle les flatteries du docteur : il était grave, il cherchait à montrer la divine vérité à cette âme si longtemps, si volontairement aveuglée, et comme elle ne l'écoutait pas avec sympathie, elle le craignait presque. Mademoiselle Julienne était mieux venue; sa simplicité faisait sourire, mais sa vivacité cordiale et affective réchauffait un peu ce cœur glacé par le monde. Avec Julienne, il arrivait que Blanche pensait tout haut. Alors, elle se plaignait de tout et de tous, de son mari, de sa mère, du monde, sans que jamais sa pensée fit un retour sur elle-même. Mademoiselle Julienne l'écoutait patiemment et la réfutait doucement :

« M. d'Anzac semblait bien bon cependant, chère dame; il vous aimait, il était fou de vous; comment cela a-t-il donc pu arriver?... — Si vous écriviez à madame Lanfrand, elle accourrait près de vous, j'imagine. Nous ne pouvons pas blâmer nos parents, ni nous montrer susceptibles avec eux, n'est-ce pas ? »

Quant au monde, oh ! Julienne le sacrifiait sans vergogne.

« On ne trouve que perfidie dans le monde, chère madame, monsieur le curé le dit et le prêche sans cesse; aucune sûreté dans le commerce, aucune foi véritable; tenez, rappelez M. Gontran auprès de vous, fixez-vous ici dans cette jolie maison, vous aurez de bons amis près de vous, et vous vous moquerez bien du monde. »

Blanche écoutait languissamment ces discours, elle riait quelquefois de leur ingénuité, mais dans le silence habituel de ses nuits et de ses jours, le souvenir de quelques-unes de ces paroles, lui revenait et évoquait devant elle l'image de son mari : on vantait sa bonté ? elle-même ne savait-elle pas qu'il était bon ! son amour ? que de preuves n'en avait-elle pas reçues ! S'il était là, près d'elle, comme autrefois, comme il compatirait à ses souffrances ! comme il chercherait à la distraire, à la consoler, à la guérir ! Qu'avait-elle fait de cette affection unique ? elle l'avait tuée.

Un sombre chagrin se mêla à son état de

souffrance; elle se sentait plus malade que le médecin ne consentait à l'avouer, et des idées sinistres hantaient son imagination.

« Serait-ce possible, si jeune ! »

Comment éloigner ce spectre qui semblait parfois debout devant elle et prêt à l'emmener?... Elle écrivit à sa mère, et l'engagea à venir passer quelque temps avec elle. Le baron avait la goutte et retenait sa femme auprès de lui. La banalité des consolations que renfermait la lettre de madame de Seudre, mit l'ombre à l'amertume dont l'âme de Blanche était inondée.

« Voyez ! dit-elle à mademoiselle Julienne, croirait-on que c'est ma mère qui m'écrit cela, elle si tendre jadis pour moi ! »

« Je ne doute pas, chère Blanche, que vous ne vous soyez bien organisée dans votre maison du Val Saint-Jean et que vous n'ayez convoqué le ban et l'arrière-ban de nos anciens amis pour animer un peu les soirées d'hiver. C'est un souverain remède pour les souffrances nerveuses, telles que les vôtres; et j'espère, au printemps, vous retrouver gaie et vive comme autrefois. Nous arrangerons alors notre saison d'été, etc... »

— Pas un mot du cœur ! elle est toute à son mari et à ses nouveaux amis ! le plaisir de voir des comtes et des comtesses, lui fait tout oublier...

— Chut ! chut ! dit mademoiselle Julienne alarmée, le quatrième commandement !

— Eh ! m'a-t-elle appris à le respecter ? Elle se moquait de mon père devant moi, elle complotait avec moi pour lui tirer de l'argent, je me souviens de ces leçons-là, allez ! Plût à Dieu qu'on m'eût autrement élevée ! J'impute à ma mère et à l'éducation qu'elle m'a donnée, les malheurs de ma vie... Je voudrais le lui dire, j'ai le cœur plein de mécontentement et d'amertume : personne ne m'aime et je n'aime personne, je voudrais le crier sur les toits !

— Dieu vous aime, répondit mademoiselle Julienne avec un accent grave et convaincu.

— Dieu ! je n'y pense jamais...

— C'est là votre vrai malheur, chère dame, il n'y en a pas d'autres.

— Ne me prêchez pas ! je ne puis pas supporter la morale et les propos vertueux ; je suis jeune et je voudrais être heureuse, je suis jeune et je voudrais vivre. Dieu me refuse le bonheur et la vie ! les biens communs à tous, je ne les ai pas ! et vous voulez que je l'aime et que je pense tendrement à lui ! »

Elle continua à se plaindre et à récriminer. Julienne était prise de peur et de pitié ; en sortant de chez cette pauvre malade, elle alla à l'église, elle pria longtemps, et de là elle fut voir Christine.

M. B.



## LA PREMIÈRE AUMONE DE MARGUERITE

(SUITE)

## II

Ce jeune officier était un parent éloigné de la famille d'Emmerich, dont il vient d'être question. Orphelin et sans fortune, il avait été élevé à Strasbourg, chez une tante, qui était la meilleure amie de madame d'Emmerich. Albert, admis dans la société intime de son riche cousin, était bien jeune encore lorsque Marguerite lui inspira la plus vive et la plus profonde affection. Comme il ne pouvait espérer d'épouser la belle héritière, il s'efforça, sinon de vaincre cet amour naissant, du moins de le cacher avec soin; mais madame d'Emmerich était une mère trop tendre et trop vigilante pour ne pas deviner le secret du jeune homme; cependant elle eût toujours feint de l'ignorer, si sa sollicitude inquiète ne lui eût fait découvrir bientôt que Marguerite, sans le savoir peut-être, aimait aussi son cousin. Celui-ci était heureusement doué, il donnait de sérieuses garanties pour l'avenir, madame d'Emmerich avait toujours eu pour lui des sentiments maternels; elle se décida à lui confier ce qu'elle avait de plus cher au monde, et elle supplia M. d'Emmerich de consentir à un mariage qui devait faire le bonheur des deux jeunes gens. Le riche manufacturier ne tenait pas outre mesure aux biens de la fortune; mais il voulait que son gendre eût au moins une position assurée, et, après avoir hésité quelque temps, il accorda la main de sa fille à Albert, à condition que le mariage n'aurait pas lieu avant que le jeune homme eût obtenu le grade de capitaine.

Notre officier trouva cette clause fort raisonnable, et sur ces entrefaites la guerre éclata. Le régiment d'Albert fit partie des troupes qui défendirent Paris, et quand la paix fut conclue, le jeune homme demanda et obtint d'être envoyé en Algérie, où il passa quatre ans.

Maintenant il était de retour en France, capitaine, décoré par surcroît de bonheur, et il venait prier M. d'Emmerich de remplir sa promesse. Cependant il était loin d'avoir la joyeuse assurance qu'il eût été naturel de ressentir en pareil cas; son front se plissait, son regard était sombre; le doute, l'inquiétude se peignaient sur son visage, et, dans sa vivacité même, il y avait quelque chose de fébrile.

C'est que depuis longtemps M. d'Emmerich essayait de rompre l'engagement qu'il avait pris;

chaque fois qu'il écrivait à son jeune cousin, il lui conseillait d'oublier Marguerite, et de chercher le bonheur dans un autre mariage.

Albert n'osait donc plus guère espérer que sa demande serait favorablement accueillie, et il gravissait la colline dans une grande anxiété d'esprit.

C'était en plein mois d'août, le soleil était brûlant, mais les arbres rabougris donnaient un peu d'ombre, et le houblon, les volubilis, la vigne sauvage, qui s'enlajaient aux buissons épineux, formaient des arcs de verdure au-dessus du sentier. Le château de Montigny se dessinait nettement sur le bleu foncé du ciel; c'était une construction massive, sans grâce et sans élégance; les murs en étaient dégradés, lézardés et l'aspect fort triste; mais ce n'était pas une très-ancienne demeure, elle ne rappelait pas d'antiques souvenirs, et n'avait rien qui pût intéresser l'archéologue ou faire rêver le poète.

Le cour était séparée du chemin par un mur, au milieu duquel se trouvait une porte à deux vantaux. Albert alla frapper à l'un et l'autre battant, puis, apercevant une cloche, il sonna à diverses reprises. A la troisième sommation, la porte s'entrouvrit juste assez pour qu'un vieux serviteur pût montrer sa figure ridée et maussade. C'était le mari de la nourrice de mademoiselle Marguerite, Albert le reconnut immédiatement.

« Mon vieux Conrad, dit-il, je suis enchanté de vous revoir. Mais, je vous prie, annoncez-moi vite à votre maître.

Le bonhomme essaya de grimacer un sourire.

— M. de Vandelans! s'écria-t-il. Quoi, vous voici de retour! Et en bonne santé, j'espère? Ah! monsieur, que cette décoration que vous portez si bien me fait aise! Mais c'est monsieur et mademoiselle qui auraient du plaisir à vous féliciter.

— Est-ce que je ne les verrai pas, Conrad? interrompit vivement le jeune homme.

— Impossible, monsieur, ils sont sortis tous deux.

Le front d'Albert se plissa davantage.

— On m'avait bien dit que vous me feriez cette réponse, murmura-t-il.

— Mais c'est la vérité, monsieur Albert, la vérité pure; pensez-vous que je me permettrais?... Monsieur et mademoiselle viennent de descendre



au village, pour assister à la distribution des prix de l'École primaire. Les religieuses qui dirigent les classes des petites filles ont tant prié mademoiselle d'honorer cette fête de sa présence, qu'elle a fini par consentir, et naturellement monsieur l'a accompagnée.

— Soit; je vous crois, je veux vous croire, dit Albert en remettant sa carte au vieux serviteur; je reviendrai demain, tous les jours, jusqu'à ce que j'aie pu voir M. d'Emmerich.

— Mais, monsieur, pourquoi n'iriez-vous pas au village? Très-certainement vous y trouveriez monsieur et mademoiselle.

Le jeune homme regarda sa montre.

— Pensez-vous que je pourrais être de retour à la gare avant sept heures?

— Avant six heures, monsieur Albert; le village est si près d'ici. Quand je dis village, je me trompe, c'est un bourg, presque une petite ville, et il y aura de grands personnages à la distribution des prix.

Le jeune homme eût préféré voir M. d'Emmerich au château, pourtant il se décida à descendre la colline. De ce côté, la pente était onduleuse, gazonnée, d'un aspect plus riant que l'autre versant. En moins d'un quart d'heure, Albert arriva au village. La distribution des prix s'y faisait effectivement avec une certaine solennité; les principaux propriétaires du pays étaient là, avec leurs femmes et leurs filles, dans une salle décorée de verdure. Le sous-préfet même n'avait point dédaigné de s'y rendre, et, paternellement, il posait une couronne sur une petite tête blonde frisée, quand notre voyageur entra. Il se garda bien de troubler la fête, et se tint debout auprès de la porte, derrière un groupe de villageois. De cette façon il voyait sans être vu, et restait libre de se retirer dès qu'il le voudrait. Tout d'abord, au premier rang de la gentry, il aperçut mademoiselle Marguerite et son père. Il lui sembla que celui-ci avait beaucoup vieilli. C'était un homme de haute taille, mais un peu courbé; ses cheveux qui grisonnaient, se faisaient rares sur son front, et des rides précoces sillonnaient sa figure amaigrie. Il était du reste froid, grave, austère, avec des manières très-distinguées, mais peu engageantes. Depuis quatre ans qu'il habitait ce pays, il ne s'était créé aucune relation et acquis aucune sympathie; il ne plaisait point, on le jugeait sévèrement, et s'il fuyait le monde, le monde n'essayait point d'aller à lui. Sa fille, assise à ses côtés, était une grande jeune personne, mince, svelte, d'une beauté exquise, mais plus touchante que piquante. Les jeunes messieurs du voisinage prétendaient qu'elle manquait d'éclat, et que ses traits si réguliers ne disaient rien. La vérité, c'est qu'il n'était point facile de lire sur ces traits charmants, le caractère de mademoiselle Marguerite ne se peignait point sur son visage. Son front, large, blanc, pur, son nez aquilin, ses cheveux rejetés en ar-

rière, sa manière de porter la tête, et certaine dignité naturelle qui lui seyait fort bien, semblaient indiquer un esprit altier; mais son sourire un peu mélancolique, et le regard pénétrant de ses grands yeux bleus exprimaient la douceur et la bonté, on pourrait dire même la mansuétude. En ce moment, ses belles tresses blondes, sa longue jupe traînante, la forme de son corsage, la petite croix d'or qui brillait à son cou, et cet air naïf et fier que n'avaient point les autres jeunes filles présentes, la faisaient ressembler à ces jolies châtelaines du Moyen Âge, qui ne dédaignaient pas de quitter leurs manoirs pour venir partager les plaisirs innocents de leurs vassaux.

On continuait à couronner les élèves dociles et studieuses; cela dura longtemps; ensuite les enfants chantèrent avec assez de goût des couplets appropriés à la circonstance, puis une fillette, rouge comme une cerise sous sa couronne de roses blanches, s'avança au bord de l'estrade, et, d'une voix flûtée, avec l'accent du terroir, elle récita une pièce de vers qui avait été composée par quelque poète de l'endroit. Albert ne prêtait pas une oreille fort attentive; il comprit pourtant qu'il s'agissait d'une salle d'asile que l'on voulait fonder, et en faveur de laquelle on souhaitait que toutes les bourses s'ouvrirent.

Elles s'ouvrirent, en effet; les grands propriétaires, se piquant d'honneur, offrirent chacun deux ou trois pièces d'or, et un monsieur, qui désirait être nommé député et voulait se rendre populaire, donna un billet de banque, en promettant de ne point s'en tenir à ce premier versement.

Lorsque la petite quêteuse s'adressa à M. d'Emmerich, celui-ci s'aperçut qu'il avait oublié son portemonnaie; sans se troubler, avec cette aisance et ce grand air qu'il possédait à un degré remarquable, il se pencha vers sa fille et lui dit quelques mots à demi-voix. Mademoiselle Marguerite l'écouta en souriant, détacha sa croix d'or et la remit à la fillette, couronnée de roses blanches, avec une grâce si touchante que les yeux d'Albert en devinrent humides.

La fête étant terminée, le jeune officier se disposait à aborder ses amis; mais le monsieur qui aspirait à la députation le devança, s'approcha de M. et de mademoiselle d'Emmerich, et se mit à causer avec eux d'un air assez animé. Notre voyageur crut devoir se tenir à l'écart jusqu'à ce que cet entretien fût terminé; mais tout à coup le futur député offrit son bras à Marguerite; ils sortirent ensemble; M. d'Emmerich les accompagna et, avant que le pauvre Albert fut revenu de sa surprise, les trois interlocuteurs avaient pris place dans un joli landau, qui se dirigea vers Montigny au milieu d'un nuage de poussière.

« Voilà l'invisible châtelaine et le farouche misanthrope dont M. Schmidt me parlait, il y a deux heures à peine. Où donc le bon vieillard a-t-il



pris des renseignements? » se dit Albert en suivant la voiture du regard.

Il était pâle, agité, mécontent de lui-même et des autres. Il regrettait d'avoir montré tant de discrétion, il était irrité contre M. d'Emmerich qui n'avait pas su le voir et le reconnaître; il déplorait sa propre maladresse et l'indifférence de ceux qui lui étaient si chers. Après avoir hésité un instant, il se décida à retourner à la gare; il ne pouvait se résoudre à aller à Montigny lorsqu'il était sûr d'y trouver un étranger.

« Je reviendrai demain, » se dit-il avec un grand serrement de cœur; et il se mit à marcher très-vite, comme s'il eût espéré que la course rapide ferait diversion à son chagrin. A mi-chemin, il rencontra M. Schmidt.

« Eh bien! lui dit celui-ci avec gaieté, il paraît qu'on vous a fait bon accueil; vous êtes resté si longtemps! Je commençais à croire que vous ne reviendriez point aujourd'hui. Ainsi on vous a reçu, on vous a retenu pendant plusieurs heures? C'est prodigieux! Et moi qui soutenais que vous compteriez les clous de la porte! Dites-moi donc au moyen de quel Sésame ouvre-toi, vous l'avez fait tourner sur ses gonds, cette porte si bien close. Mais quelle mine lugubre! Vous êtes pâle, pâle... qu'est-il arrivé, et d'où sortez-vous? Pas des oubliettes du château, j'espère? »

Albert s'efforça de sourire.

« Je n'ai vu, dit-il, ni oubliettes ni château; la demeure de M. d'Emmerich n'est qu'une grosse maison bourgeoise.

— Vous l'avez visitée?

— Non pas; mademoiselle Marguerite et son père étaient sortis. »

Le vieillard hocha la tête.

« Bon, fit-il, j'en étais sûr.

— Mais, monsieur Schmidt, ils étaient véritablement sortis; je les ai vus au village voisin.

— Vous leur avez parlé?

— Point; un importun est venu se mettre entre nous.

— J'en étais sûr. Du moins ils vous ont reconnu, ils vous ont salué?

— Eh! non, ils ne m'ont pas vu.

— J'en étais sûr.

— Vous en étiez sûr, vous en étiez sûr... s'écria Albert avec dépit; eh bien, moi, je suis sûr que M. d'Emmerich et Marguerite seront contents de me voir; et je reviendrai demain.

— A votre aise, mon jeune ami; vous pouvez même revenir tous les jours.

— Vraiment, monsieur Schmidt, vous feriez perdre patience à un saint. Ce style d'oracle ne vous convient point du tout, permettez-moi de vous le dire. Vous m'avez donné sur le compte de M. et mademoiselle d'Emmerich les renseignements les plus erronés. Ce sont des gens fort sociables, ne vous en déplaise. Savez-vous où je les ai vus? A une distribution de prix.

— A une distribution de prix! Voilà qui est bizarre.

— Mais non, ils avaient l'air de trouver la chose toute simple; et, après la cérémonie, ils ont attendu gracieusement que le plus grand personnage de l'assemblée vint leur présenter ses hommages.

— Allons donc! ils ne connaissent personne.

— Je vous demande pardon; ils connaissent si bien ce monsieur, que Marguerite a accepté le bras qu'il lui offrait, et que M. d'Emmerich l'a fait monter dans sa voiture.

— M. d'Emmerich a fait monter quelqu'un dans sa voiture?

— Certainement; un landau superbe, très à la mode, attelé de deux chevaux noirs magnifiques. Vous voyez que votre misanthrope et votre châteline invisible n'ont pas renoncé à toutes les vanités du monde, comme on vous l'avait fait croire.

— C'est invraisemblable. Et où M. d'Emmerich a-t-il conduit cet individu?

— Au château de Montigny, je suppose; du moins ils en ont pris le chemin.

— Le chemin de Montigny! En vérité, capitaine, vous dites des choses! Et vous ne savez pas qui peut être ce monsieur?

— Si fait; j'ai entendu des paysans le nommer M. Verny.

— M. Verny? Je le connais; je donne des leçons de piano à sa nièce; c'est un homme fort riche et fort estimé.

— Est-il marié? demanda vivement le jeune officier.

— Oui, sans doute; il a une femme charmante, de jolis enfants. Mais je ne m'explique pas comment il a fait la connaissance de M. d'Emmerich. Jamais la sœur et la mère de M. Verny ne m'ont parlé de votre cousin. Quoi qu'il en soit, je vous affirme que celui-ci est aujourd'hui tout à fait sorti de son naturel, et que tout ce que je vous ai raconté à son sujet est la vérité pure. Mais à présent hâtons le pas, si nous ne voulons point manquer le train. »

### III

Ce n'était point par hasard que le capitaine de Vandelans et M. Schmidt s'étaient rencontrés à Dijon. Le jeune homme ne connaissait dans cette ville que son ancien professeur de musique, et tout naturellement il était allé le voir. Le bon vieillard l'avait accueilli avec une grande effusion de cœur, ne voulait plus le quitter, l'avait promené dans la ville, et s'était décidé à le conduire à Montigny, lorsqu'il avait compris qu'Albert désirait, par-dessus tout, revoir M. d'Emmerich.

Dès le lendemain du jour de la distribution des prix, notre voyageur obstiné retourna chez son cousin, mais cette fois il était seul. Dans la dispo-



sition d'esprit où il se trouvait, son meilleur ami lui eût été à charge. Découragé, irrité, abattu, il se demandait s'il aurait la force de faire une nouvelle tentative, dans le cas où celle-ci serait encore inutile.

Il était environ quatre heures de l'après-midi lorsqu'il sonna à la porte de la cour. Elle s'ouvrit immédiatement, à sa grande surprise, et la nourrice de mademoiselle Marguerite, une Alsacienne fraîche encore, mais peu avenante, lui dit sans lever les yeux et sans avoir l'air de le reconnaître :

« Monsieur, veuillez prendre la peine d'entrer; monsieur est chez lui, il vous attend. »

Albert essuya son front baigné de sueur, poussa un soupir de soulagement et se laissa guider par la bonne femme. Celle-ci lui fit traverser une cour, dont l'aspect était des plus rustiques. Le jeune officier examina tout, d'un regard rapide : le puits dont la margelle usée brillait au soleil, les noyers aux troncs creux, les pruniers sauvages qui se penchaient sur le ravin, et la chèvre familière qui gambadait au sommet des rochers. On eût dit que la maison était inhabitée; la porte et les contrevents des hautes et larges fenêtres étaient soigneusement clos, et l'on n'entendait nul bruit de pas, nul murmure de voix.

La maussade Alsacienne introduisit le voyageur, d'abord dans un vestibule assez sombre, puis dans une sorte de bibliothèque boisée et parquetée en vieux chêne. Une petite table et quelques chaises composaient tout l'ameublement.

Le philosophe qui se plaisait dans cette austère retraite auprès d'une croisée dont les persiennes n'étaient même point entr'ouvertes. Il se leva pour recevoir le jeune officier, et lui tendit la main avec amitié, sans doute, mais sans aucune effusion.

— Soyez le bienvenu, lui dit-il d'un ton grave; nous nous revoyons en de tristes circonstances; mais, à vous du moins, l'avenir apparaît sous de riantes couleurs; vraisemblablement vous parcourrez une belle carrière; lorsque nous nous sommes quittés, nul n'aurait pu prévoir qu'en si peu de temps vous auriez pu obtenir ce grade et cette décoration.

— Ah! répondit Albert avec émotion, si j'ai réussi au delà de mes espérances, c'est que j'ai cherché constamment, assidûment à atteindre mon but. Le bonheur de ma vie entière était en jeu. Il fit une pause et reprit bientôt en essayant d'affermir sa voix : Marguerite... je veux dire mademoiselle d'Emmerich...

— Ma fille va fort bien; je vous remercie de l'intérêt que vous lui portez, interrompit vivement le châtelain de Montigny. Vous avez obtenu un congé? ajouta-t-il très-vite. Resterez-vous longtemps en France? Qu'avez-vous fait depuis que vous habitez l'Algérie? Racontez-moi donc un peu vos aventures.

A mesure que M. d'Emmerich parlait, Albert sentait son cœur se glacer. Il comprenait bien que l'on voulait en finir avec lui, et que les tentatives qu'il ferait pour ressaisir son bonheur perdu seraient absolument vaines. Il chercha pourtant à lutter encore.

— Mon cousin, dit-il, permettez-moi de vous entretenir d'abord de mes plus chères espérances, et souffrez que je m'exprime franchement, sans détour; je suis trop ému pour mesurer mes paroles et recourir à des périphrases. Il y a près de six ans, lorsque nous nous sommes séparés, les derniers mots que madame d'Emmerich m'a adressés ont été ceux-ci : Considère Marguerite comme ta fiancée, et reviens quand tu seras capitaine; nous t'attendrons, et nous prierons chaque jour pour que Dieu te protège.

M. d'Emmerich baissa la tête et pâlit un peu.

— Mon cher Albert, répliqua-t-il d'une voix lente et mal assurée, il est très-vrai que nous avions projeté autrefois de vous faire épouser Marguerite; ma femme surtout désirait ce mariage... mais depuis tant d'années...

— Depuis tant d'années! interrompit le jeune homme. Ah! monsieur, n'est-ce pas vous qui avez fixé le délai et imposé les conditions? J'ai rempli mes engagements, moi. Pour obtenir Marguerite, j'ai travaillé sans relâche, j'ai subi les plus dures privations, j'ai exposé ma vie; j'eusse pu ne point quitter la France, avoir une existence confortable dans quelque garnison; mais je voulais parvenir, parvenir à tout prix; comme Jacob, j'ai servi de longues années pour mériter Rachel, ma pieuse, douce et vertueuse Rachel, et maintenant je viens réclamer l'exécution de votre promesse, et vous dire avec confiance : Me trouvez-vous digne d'être votre fils?

M. d'Emmerich ne répondit point; il se leva, s'approcha de la fenêtre ouverte, appuya son front contre les tringles des persiennes, regarda dans le jardin, et cria à sa vieille servante d'une voix qui tremblait d'impatience sans doute :

— Brigitte! eh bien! Brigitte, veuillez donc sur votre chèvre, la voici qui mange mes jeunes greffes.

Il resta encore une ou deux minutes dans la même position, puis il se tourna vers l'officier, qui le considérait d'un air stupéfait et indigné.

— Mon cher Albert, lui dit-il, j'ai toujours eu pour vous beaucoup d'affection, et je suis désolé de manquer aux promesses que je vous avais faites; mais des circonstances que je ne pouvais prévoir ont rendu impossible le mariage dont il est question.

— Des circonstances? Que signifie ce mot vague? Dites-le-moi, au nom du ciel, s'écria le jeune homme.

M. d'Emmerich secoua la tête.

— Quoi, monsieur, vous ne voulez même pas m'apprendre pourquoi les espérances, dont je me



suis bercé pendant six ans, ne sauraient se réaliser ?

— Capitaine, répliqua gravement M. d'Emmerich, si vous avez caressé une chimère, c'est votre faute ; je vous ai prié bien des fois d'oublier nos anciens projets.

— C'est vrai, mais je croyais que vous m'écriviez cela parce que Marguerite allait avoir vingt-trois ans, et que bien des années pouvaient s'écouler encore avant que je fusse nommé capitaine... puis vous ne m'avez jamais dit que notre mariage était absolument impossible.

— Vous avez raison ; mais je n'étais pas sûr alors... les circonstances étaient différentes...

— Encore ce mot, dit Albert, voilà ce qui me navre le plus ; je serais moins désolé, c'en est sûr, si je connaissais la nature des obstacles dont vous me parlez.

— Non, non, ce ne serait point une consolation pour vous, au contraire. Qu'il vous suffise donc de savoir que ces obstacles sont invincibles.

— Grand Dieu ! fit Albert en pâlisant, Marguerite serait-elle mariée ?

M. d'Emmerich sourit malgré lui.

« Vous prenez ma fille pour l'héroïne d'un roman anglais, répondit-il. Marguerite est libre, mais vous n'en devez pas moins l'oublier. Il me coûte de vous parler ainsi, et je vous prie de ne point augmenter mon chagrin par une résistance vaine. Soyez sûr d'ailleurs que nous vous considérons toujours comme notre meilleur, notre plus cher ami.

— Je vous suis reconnaissant de cette faveur, répartit Albert avec amertume. On dit que vous avez rompu avec toutes vos anciennes connaissances ; je vous remercie de m'excepter de la loi commune, de ne point me fermer votre porte.

— Certainement, capitaine, notre porte vous sera ouverte chaque fois qu'il vous plaira de venir, répondit M. d'Emmerich avec embarras ; mais dans la position où vous allez vous trouver, ma fille et vous, il vaut mieux que nous ne nous voyions plus jusqu'à ce que... »

Albert, blessé au cœur, l'interrompit.

« Cela suffit, dit-il, je vous comprends et je ne reviendrai pas vous importuner. — Mais avant de m'éloigner, je désirerais... — ne vous offensez pas si je vous adresse encore cette demande — je désirerais que Marguerite elle-même prononçât l'arrêt de notre séparation.

— Vous vous défiez de moi, répliqua tranquillement M. d'Emmerich, vous avez tort ; ma fille partage ma manière de voir et je ne l'ai point influencée ; elle vous le dira elle-même, veuillez me suivre. »

Là-dessus, il ouvrit la porte de la bibliothèque, fit traverser au jeune homme le petit vestibule sombre, et le conduisit dans un jardin, au fond duquel Marguerite brodait sous un berceau de vigne. Ce jardin ressemblait bien au logis ; il était mélancolique, suranné, silencieux ;

les arbres à feuillage persistant y formaient comme une gamme de verts tristes ; les allées étroites étaient bordées de buis, les murs tapissés de lierre, les plates-bandes ombragées par de vieux ifs. Quelques statues brisées et des vases en pierre moussue, verdâtre, où l'eau des pluies s'amassait, étaient des ornements bien appropriés au caractère du lieu. Du reste, le parterre avait été l'objet de soins particuliers, et le potager fort bien tenu, occupait la meilleure place. Mademoiselle d'Emmerich travaillait avec tant d'application, que d'abord elle ne vit point les deux hommes qui s'approchaient d'elle. Quand enfin elle leva la tête, et reconnut son cousin, elle tressaillit, et ses mains tremblantes laissèrent échapper sa tapisserie qui tomba sur le gazon. Albert marcha plus vite, saisit le morceau de canevas et le rendit à la jeune fille. Ainsi incliné devant elle, il lui jeta un regard plein de tristesse et de reproche.

« Marguerite, dit-il, en mettant tout son cœur dans ses paroles, Marguerite, je vous retrouve enfin, et maintenant que nous sommes réunis, je me demande s'il est quelque chose au monde qui puisse nous séparer. »

Mademoiselle d'Emmerich rougissait et pâlisait tour à tour ; cependant elle reprit peu à peu son sang-froid, et ce fut d'une voix assurée qu'elle répondit :

« Non, mon cousin, rien ne saurait rompre notre bonne amitié, trop de liens ont uni votre famille à la mienne... Nous avons beaucoup pensé à vous durant votre absence, ajouta-t-elle, et votre retour nous cause une grande joie. »

Ces paroles affectueuses eussent dû ranimer les espérances d'Albert, et pourtant son cœur se serrait de plus en plus. Il essaya de répondre et balbutia seulement quelques mots. M. d'Emmerich lui offrit un siège rustique, et s'assit lui-même auprès de sa fille. Celle-ci baissait les yeux et roulait machinalement son canevas, au milieu duquel on apercevait une petite tache verte. En le ramassant, Albert l'avait appuyé sans doute sur l'herbe humide ou sur quelque plantelaitieuse. Une conversation s'engagea, languissante et fréquemment interrompue ; ces trois personnes, qui étaient occupées de d'une pensée unique, avaient peine à parler de choses indifférentes, et à cacher l'émotion dont elles ne pouvaient se défendre. Au bout d'un instant, M. d'Emmerich se leva, s'approcha d'une melonnière, et se mit à tailler ses cantaloups. Marguerite reprit son aiguille et traça sur le canevas de brillantes arabesques. C'était une œuvre d'art, cette tapisserie. Cela représentait un petit tableau, avec son cadre et un pan du mur auquel il était suspendu. Il y avait un lac bleu, une île verte, des cygnes blancs et des fleurs de toutes nuances. Le cadre imitait le chêne sculpté et la tenture de la muraille le cuir de Cordoue. Marguerite exécutait tout cela sans modèle ; on ne voyait sur le canevas ni dessin ni crayon, ni points de



repère, et cependant la petite main de la jeune fille allait, sans hésiter, des pétales des roses à l'aile blanche des cygnes, du pâle azur du lac aux teintes sombres du cadre.

L'officier la regardait en silence et cherchait à lire dans sa pensée.

« Marguerite, dit-il enfin, je viens d'avoir avec M. d'Emmerich un entretien qui m'a brisé le cœur. Il s'oppose à notre mariage au mépris de sa parole, et il veut que nous soyons désormais étrangers l'un à l'autre. Avant de me séparer de vous pour toujours, je désirerais savoir si vous partagez les sentiments de votre père, et si, librement, volontairement, sans être influencée, vous avez le triste courage de rompre un engagement qui a été béni par votre mère mourante ? »

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes ; elle ne s'attendait pas à ce qu'on lui rappelât si brusquement le souvenir de la mère qu'elle avait perdue.

« Vous êtes cruel, M. de Vandelans, répondit-elle ; injuste aussi, car mon père ne vous a pas dit qu'il s'oppose à notre mariage, mais seulement que des circonstances indépendantes de sa volonté rendent ce mariage impossible.

— Il est vrai, répartit Albert avec ironie, M. d'Emmerich m'a parlé beaucoup des circonstances... je suis fâché de trouver ce mot dans votre bouche. Expliquons-nous plus clairement, si vous le voulez bien, et souffrez que je vous adresse cette question : Est-ce votre père qui vous a conseillé de rétracter vos promesses ?

— Non, non, mon cousin, personne ne m'a donné de conseils à ce sujet ; c'est moi, qui, de mon plein gré, vous supplie d'oublier des projets qui ne peuvent s'accomplir.

— Ah ! Marguerite, vous ne me parleriez point ainsi, si votre mère vivait encore. »

La jeune fille leva les yeux au ciel et secoua la tête.

« Je suis sûre, dit-elle, que ma mère m'approuve et me bénit.

— J'en doute, moi, répliqua sèchement Albert ; dans tous les cas, vous devriez me mettre en état de juger la question. Pourquoi ce qui était possible, convenable, il y a six ans, ne l'est-il plus aujourd'hui ? Dites-le-moi, ma chère Marguerite, soyez franche enfin !

— Non, répondit-elle d'un ton ferme, je ne vous le dirai pas ; ce serait vous tourmenter inutilement, et vous faire peut-être un tort irréparable. »

Il laissa échapper un geste d'impatience.

« Vous parlez par énigmes, s'écria-t-il irrité : dans tout ceci, il n'y a qu'une chose bien claire : J'ai rempli mes promesses et vous trahissez les vôtres, si cette décision est irrévocable.

— Elle l'est, mon cousin, répliqua Marguerite de sa voix douce et ferme.

Albert se leva brusquement.

« Il ne me reste donc plus qu'à me soumettre

à votre volonté, dit-il, avec une irritation mal contenue. »

M. d'Emmerich ne quittait point sa fille du regard ; s'apercevant qu'elle était à bout de courage, il s'empressa de revenir auprès des deux jeunes gens.

« Eh bien ! dit-il, vous êtes-vous expliqués ? Albert est-il convaincu que je ne suis point un père barbare ? Pouvons-nous espérer qu'il oubliera le passé tout en restant notre ami ?

— Je n'oublierai rien, monsieur, et je ne me croirai dégagé de ma parole que le jour où mademoiselle se mariera, répondit le jeune homme. Cependant, je vous remercie de nouveau de vouloir bien me compter au nombre de vos amis.

M. d'Emmerich lui tendit la main.

« Adieu donc, cher enfant, » fit-il avec émotion.

Le pauvre garçon ne répondit point ; il restait là immobile et comme pétrifié de douleur. L'austère châtelain de Montigny trouva qu'il fallait en finir, et il essaya de lui faire comprendre qu'il était temps d'aller à la gare.

« Vous devez retourner à Dijon, ce soir ? lui dit-il. Il y a loin d'ici à la station, et le dernier train part à sept heures. »

Albert sourit avec amertume.

« Comme il vous tarde d'être débarrassé de moi ! » dit-il navré.

M. d'Emmerich l'interrompit vivement :

« Ne croyez pas cela, mon cher enfant ; ne vous jugez point d'après les apparences ; soyez bien convaincu que nous voudrions pouvoir vous faire une meilleure réception, vous garder quelques jours, ou du moins passer la soirée avec vous... »

Semblable au noyé qui s'attache à toutes les épaves, Albert cherchait des prétextes pour prolonger sa visite et tâcher, par ce moyen, de découvrir le secret que l'on tenait tant à ne pas lui laisser surprendre.

« Pourquoi, dit-il, pourrais-je ne passerai-je pas la soirée avec vous ? Puisque je ne dois pas revenir, accordez-moi cette dernière faveur ; je resterai ici jusqu'à huit ou neuf heures ; j'ai demandé une chambre pour la nuit dans une petite auberge qui se trouve auprès de la gare, et je retournerai à Dijon demain matin ; personne ne m'y attend. »

M. d'Emmerich et sa fille se regardèrent d'un air effaré et ne répondirent point. Le jeune homme considéra ce silence comme un consentement tacite ; il reprit son fauteuil rustique et chercha à renouer la conversation, en feignant de ne pas voir le mécontentement qui se peignait sur le visage de son hôte. Au bout d'une minute Marguerite se leva, traversa le jardin et rentra dans la maison. Elle ouvrit vivement la porte d'une cuisine, où sa nourrice était occupée à préparer le repas du soir, et lui dit d'une voix émue :



« Brigitte, M. de Vandelans dînera ici. »

La bonne femme tressaillit et leva les bras au ciel.

« M. Albert? s'écria-t-elle. »

— Eh bien! oui, M. Albert; calmez-vous, ma bonne, et prenons-en notre parti. Voyons, qu'avons-nous ce soir?... en quoi consiste notre dîner?... »

Brigitte hocha la tête et souleva le couvercle d'une casserole posée sur la braise ardente.

Marguerite se pencha vers le récipient et secoua aussi la tête.

« Cherchons autre chose, dit-elle. »

— Quoi donc, mademoiselle? demanda Brigitte en la regardant d'un air assez singulier.

— Je ne sais... il y a des légumes au jardin, d'abord.

— Il est vrai; mais ce n'est aujourd'hui ni Quatre-Temps, ni Vigile.

— Eh bien! ne pourrait-on pas?... Ah! voici Conrad; il nous aidera à sortir d'embarras. D'où venez-vous, Conrad? Si c'était de la pêche! Justement. Voyez donc, Brigitte, une truite et des écrevisses! Nous sommes sauvés. »

Marguerite disait cela gaiement, avec une vivacité qui surprit ses gens; mais la nourrice ne se dérida point, et reçut, d'un air maussade, le poisson que son mari lui tendait.

« Ce n'en sera pas moins un dîner maigre, murmura-t-elle. »

— Vous oubliez que la chasse est ouverte depuis hier, » répartit Conrad en montrant triomphalement une douzaine d'alouettes.

Mademoiselle d'Emmerich jeta un petit cri de surprise et de joie, mais Brigitte garda sa mine renfrognée.

« Mademoiselle voudrait-elle bien me dire où il faudra que je serve ces bonnes choses? demanda-t-elle en baissant la voix. »

— Eh mais, c'est tout simple, nous dînerons au jardin, nourrice, sous les sycomores; nous y serons à merveille, répliqua Marguerite du même ton vif et gai.

— Et, s'il vous plaît, quelle vaisselle?

— Celle qui se trouve au château, c'est évident; nous n'irons pas en acheter, interrompit Conrad avec impatience. Vous faites des questions, Brigitte!... Croyez-vous que M. de Vandelans sera surpris quand il verra que notre service n'est pas complet? On sait bien qu'où les Prussiens ont passé!...

— Ah! les Prussiens! c'est juste; ils ont bon dos, murmura la maussade cuisinière en écaillant son poisson.

— Partageons-nous la besogne, dit Marguerite toujours gaie et souriante. Conrad portera la table sous les sycomores et je m'occuperai du dessert. »

Là-dessus, elle courut au jardin, et se mit à cueillir les meilleurs fruits de ses espaliers: pêches savoureuses, poires sucrées et fondantes,

raisins de primeur, abricots tardifs. Certes, il eût fallu que le capitaine de Vandelans fût bien difficile pour ne pas trouver tout cela exquis.

En ce moment, le jeune homme se promenait avec son hôte sur les rochers, parmi les broussailles que Conrad appelait emphatiquement le parc. Marguerite avait donc toute liberté pour faire sa cueillette, et c'était avec un plaisir naïf qu'elle entassait les fruits dans sa corbeille. La pauvre fille était heureuse de passer la soirée avec Albert, de l'entendre parler, raconter ses voyages et les événements de son existence aventureuse. Elle savait qu'après ce jour tout serait fini entre elle et lui, qu'elle ne le verrait plus, et qu'elle devait souhaiter qu'il l'oublîât; et malgré qu'elle en eût, elle se faisait une fête de le recevoir chez elle pour la dernière fois.

La fable prétend que les heures ont des ailes; ce soir-là Marguerite et Albert furent de l'avis de la fable; cependant il était tard quand le jeune homme prit congé de ses hôtes et s'en alla passer la nuit à l'auberge voisine de la gare. M. d'Emmerich le laissa partir à pied et ne lui parla nullement du confortable landau et des beaux chevaux noirs que notre officier avait admirés la veille.

#### IV

« Mademoiselle, dit un matin Conrad en entrant dans la chambre où Marguerite travaillait à sa tapisserie, le piano marche très-bien aujourd'hui. »

La jeune fille arrêta sur le vieux serviteur son beau regard triste, et s'efforça de sourire.

« Vraiment, Conrad?... dit-elle, et qui donc l'a réparé? qui donc a accompli ce grand travail d'Hercule? »

— Moi, mademoiselle, fit-il en se redressant, il y a bien des jours que je m'en occupe en secret. Vous savez qu'autrefois j'ai été employé chez un luthier; d'ailleurs nous autres Alsaciens, nous sommes musiciens de naissance. Enfin, j'ai raccommodé votre piano, et je vous assure qu'il va à présent. Mais ne l'avez-vous pas entendu tout à l'heure?

— J'ai entendu des sons, effectivement, mais j'étais distraite et j'ai cru... s'il faut l'avouer, j'ai cru que c'était l'accordéon de ce pauvre mendiant boiteux qui vient jouer dans la cour.

— Il y a cependant bien de la différence, répliqua Conrad piqué. Il est vrai que je jouais pianissimo, et quand on n'écoute pas... Mais si mademoiselle veut bien venir avec moi, elle verra qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre son piano et l'instrument du boiteux. »

Marguerite se leva en essayant de prendre un air gai; elle traversa plusieurs pièces vides, puis le vieux serviteur lui ouvrit la porte à deux battants d'une grande chambre délabrée, qu'on appelait le salon. Entre les fenêtres, sans rideaux et sans stores, se trouvait un piano qui ne payait



pas de mine. Déjà fort mal en point au moment de la guerre, le pauvre instrument avait été complètement détraqué par les soldats prussiens. Depuis, il n'avait eu que des sons rauques, confus, discordants, et, si Conrad venait de lui rendre la voix, il pouvait se vanter d'avoir accompli une œuvre difficile.

Le bonhomme mit un gros in-folio sur une chaise boiteuse, posa la chaise bien en face du clavier, et tout joyeux il regarda sa jeune maîtresse. Celle-ci s'assit en souriant, et essaya tour à tour une valse, une polka et un quadrille. Ce fut une singulière musique. Les notes aiguës criaient avant même qu'on les touchât, et la basse ronflait bruyamment sans y être invitée. On eût dit les miaulements de jeunes chats mêlés aux plaintes lugubres du vent d'automne. Marguerite s'arrêta.

« Mais cela va très-bien, dit-elle avec bonté.

— Oh ! répartit Conrad, tout à l'heure c'était beaucoup mieux. Vous jouez si vite, mademoiselle ; puis il y a trop d'écho ici, et cette musique de danse si tapageuse, n'est pas faite pour de semblables instruments ; il faut des airs doux, lents, un peu tristes, quelque chose de simple et de gracieux. Voulez-vous permettre que j'essaie ? »

Il s'assit à son tour, posa ses mains ridées sur le clavier ; et, en s'accompagnant, il chanta cette romance mélancolique intitulée : *Le sommeil de Marguerite*. Le piano semblait pleurer sous ses doigts, et Conrad prenait plaisir à s'entendre. Il alla jusqu'au bout, n'omit aucun couplet et finalement entonna celui-ci d'une voix lamentable.

L'élû de votre amour, celui qui dès l'enfance  
A senti votre cœur battre à l'appel du sien,  
A rejoint nos soldats sur ces bords que la France  
Arrosa tant de fois du plus pur sang chrétien.  
Il reviendra bientôt, vous a-t-on dit ? — Mensonge !  
Ses frères ont pleuré son trépas glorieux.

Puis, deux fois, il fit redire à cet écho brusquement réveillé dont il avait parlé tout à l'heure :

Si vous le revoyez, ce sera dans un songe,  
Marguerite, fermez les yeux.

« Eh bien ! mademoiselle, dit-il en se tournant triomphant vers la jeune fille, n'est-il pas vrai que vous pourriez vous servir de votre piano ? Ce sera une distraction et vous en avez si peu. »

Marguerite ne répondit point ; la figure cachée dans son mouchoir, elle fondait en larmes. Le brave homme la regarda d'abord avec stupeur, puis tout à coup il s'écria désolé :

« Ah ! je comprends ! Triple sot que je suis, qu'ai-je fait et quelle chanson suis-je allé choisir ? Elle me plaisait parce que le nom de Marguerite se trouve dedans et je n'avais pas réfléchi... Mais je vous en supplie, mademoiselle, séchez vos larmes, si monsieur vous voyait, il serait capable de pleurer aussi, il vous aime tant ! D'ailleurs vous avez tort de vous faire ainsi du chagrin ; il n'y a pas le moindre rapport entre vous et la Marguerite de la romance ; votre fiancé est bien vivant, bien portant et, si les circonstances ne vous permettent point de vous marier immédiatement, il faut espérer que plus tard... il peut arriver tel ou tel événement... par exemple, lorsque monsieur Albert sera mis à la retraite ; qu'est-ce qui vous empêchera de l'épouser ? »

— Vous êtes un excellent consolateur, Conrad, dit-elle.

— N'est-ce pas, mademoiselle ? Et puis, sans parler de cette retraite, il y a bien d'autres hypothèses, comme dit monsieur... Supposons que notre jeune capitaine...

— Ne supposez rien, Conrad, et laissons ce sujet, interrompit vivement Marguerite. Je vous remercie d'avoir réparé mon piano, et vous avez raison de croire que ce sera pour moi une distraction. Mais à présent, occupons-nous de choses plus sérieuses ; mes tapisseries sont achevées, il faut les porter à leur destination.

— A leur destination, oui, mademoiselle. Voilà un mot qui me plaît et que je n'aurais pas trouvé, se dit le bonhomme, pendant que Marguerite allait chercher dans sa chambre les objets dont elle venait de parler. Ces villageois sont si curieux. Dès qu'ils me rencontrent : Où allez-vous, Conrad ? Où portez-vous ce paquet, Conrad ?... A destination, cela coupe court à tout. »

Il étendit une toile cirée sur le parquet, mit par dessus un papier de soie, et lorsque la jeune fille rentra, tenant à deux mains ses tapisseries, Conrad prit les morceaux de canevas les uns après les autres, et les empila soigneusement sur le papier de soie.

« Ah ! quel malheur, dit-il tout d'un coup en s'interrompant, voici une tache verte sur l'aile d'un cygne.

— Oui, répliqua Marguerite pensive, c'est au jardin, lorsque... J'aurais voulu réparer cet accident, défaire le cygne, mais je n'ai plus de laine blanche.

— Ah ! cela passera tout de même, répartit Conrad en ficelant le paquet. »

MICHEL AUBRAY.

(La fin au prochain numéro.)



## REVUE MUSICALE

Représentation des *Nibelungen* à Bayreuth.  
Compositions nouvelles.

Une salle superbe sans loges, un immense amphithéâtre avec galeries au sommet, pour les souverains et les princes, un orchestre invisible d'une extrême sonorité, composé d'admirables éléments; d'excellents cors, des cuivres, étonnants par leur gravité (contre-basse-tubas), renforcés par un octave de tuyaux d'orgue de seize pieds, de telle sorte qu'on est surpris à chaque instant d'entendre la prolongation des sons dans les dernières profondeurs de l'amphithéâtre, telle est la mise en scène que Wagner a mise à la disposition d'un immense public, en attendant ce que je crois impossible aux narrateurs et aux dilettanti les plus sublimes de comprendre ou d'expliquer.

Les traditions épiques des *Nibelungen*, dont les élucubrations barbares sont communes aux *Scaldas* islandais, ont fourni au compositeur de l'avenir les éléments de son ouvrage en quatre jours!

Les Hollandais volant, le trésor du Rhin, la Walkyrie!

L'Odin germanique, le dieu Wotan, enfin un entassement insaisissable de légendes obscures, tel est le poème épique qui a fait bâiller et dormir sur les banquettes de la salle de Bayreuth, quatre jours durant, les hommes les plus éminents, les musiciens les plus célèbres, les critiques les plus sérieux et les princes les plus illustres!

Néanmoins, il ne faudrait pas en conclure que Wagner ne soit pas un homme de génie; il y a dans ce flot, incessamment battu par les tempêtes d'une imagination en délire, des heures de calme et de poésie où le grand symphoniste apparaît. Alors l'oreille fatiguée d'un bruit infernal, s'éveille mollement à des sensations enivrantes. Nous ne pourrions raconter avec ordre un désordre semblable; nous citerons seulement les parties de l'œuvre qui nous paraissent remarquables, d'après l'opinion des plus érudits et des plus consciencieux de ses appréciateurs.

L'ouvrage commence par un prélude sur une pédale en *mi bémol* grave. Le thème, dont la texture ne sort pas de l'accord parfait, se représente à l'infini, mais toujours varié en rythme; chaque instrument de l'orchestre le reprenant à son tour, il en résulte un va et vient sur cet éternel *mi bémol*, qui a pour but d'imiter les fluctuations

du grand fleuve allemand, où se trouve le trésor magique enfoui dans ses plus dangereuses profondeurs. Vient ensuite la mélodie des nymphes qui veillent au trésor, sous l'eau. C'est un récitatif qui ne manque pas de grâce et qui, malgré tout ce qu'on pourrait dire, est empreint d'une certaine fraîcheur. Les géants ont une entrée, annoncée par les trombones, les contre-basses et le bruit le plus assourdissant; puis viennent des récitatifs continus pendant lesquels chacun, dans son coin, se remet à dormir. Mais tout à coup on est réveillé. Les dieux Loge et Wotan descendent dans la caverne du *Nigelbund*. L'orchestre se déchaine, une machine à vapeur lâche des nuages avec un bruit très-peu musical, puis on entend comme un carillon de pincettes qui se choquent les unes contre les autres. C'est une horreur, une ridicule indescriptible! Oh! artiste de l'avenir! Le *Nigelbund* Alberich se métamorphose en serpent d'abord, en crapaud ensuite; de la gueule de ce dernier sortent des tierces scintillantes à deux clarinettes. Les spectateurs se regardent et se demandent s'ils ne sont pas dans le monde des fous. Apparition d'une fée — grand finale. Là se retrouve le véritable compositeur de génie. Les sonorités de l'orchestre grandissent peu à peu et montent larges et puissantes à mesure que les dieux s'avancent sur l'arc-en-ciel, qui mène au *Walhalla*. Le dieu Wotan chante, tous chantent; le poème est ridicule, mais la musique est belle et magistrale. Telle est la première soirée.

La seconde partie, qui a commencé à quatre heures, ne s'est terminée qu'à dix. D'abord c'est une sorte de poème simple et touchant qui rappelle le genre antique. Mais tout à coup, sur un pauvre *ré* qui n'en peut mais, voilà que l'orchestre s'agite, que les violons frémissent, que les basses et les contre-basses combattent et qu'il est impossible de distinguer le but, la raison, les motifs de ce bacchanal insupportable. D'action dramatique, de puissance scénique point. Des bagues enchantées, des nains, des trésors enlevés, des géants, des dieux dont le fatras mythologique ne nous passionne pas, la mâchoire effrayante du serpent; peut-on se servir de pareils sujets pour faire un poème musical, dont les mots d'*épique* et d'*héroïque* ne satisferaient pas encore M. Wagner!!!

Deux belles explosions de sonorité à propos de l'entrée de *Siegemund*, arrachent le public à



ce milieu irritant. Un admirable quatuor d'orchestre, qui se fait entendre à cette même occasion, lui remet le système auditif en meilleure disposition. Un duo d'amour, d'une grâce enchanteresse, le ranime tout à fait. Voici de la vraie, de la bonne, de la poétique mélodie où l'on trouve un compositeur hors ligne. Pourquoi faut-il qu'il y ait si peu d'étoiles dans ce ciel sombre !

Les Walkuren arrivent et chantent en chœur, au nombre de neuf. Les violons, les fanfares éclatantes, beaucoup de verve et de netteté, un parfum de vieille légende, très-vocal, d'ailleurs, et plein de savoir, tout ceci est traité de main de maître.

Sieglinde veut mourir après la mort de celui qu'elle aimait. Il y a, dans le récit qu'elle fait, des mouvements dramatiques superbes et des accents déchirants; puis survient le dieu Wotan. On entend encore ici un ensemble court, mais très-pénétrant. On a remarqué, à ce propos, une belle phrase de saxophone; puis surviennent des sonorités d'orchestre, les cuivres font tapage, des flammes surnaturelles enveloppent le théâtre. Au milieu de tous ces bruits confus, on a peine à reconnaître l'œuvre d'un grand compositeur.

La scène des oiseaux enchantés, la rencontre du dieu Wotan et de Siegfried sont encore deux perles de l'œuvre. Mais l'ennui, la fatigue, l'im-

patience ont gagné l'auditoire, et c'est à peine s'il a pu apprécier les quelques qualités rares qu'on a remarquées dans ce poème.

En ce moment où les artistes et compositeurs sont encore retenus, les uns aux bains de mer, les autres à l'inauguration de chasses plus ou moins heureuses, ils ne songent guère à aligner de petits points noirs sur le papier, pour la plus grande distraction de cette autre partie de la population parisienne qui ne quitte pas ses foyers.

Cependant nous avons découvert une fraîche nouveauté, que nous recommandons aux amateurs de musique brillante et facile. L'auteur, M. L. Prat, est un professeur de talent, qui sait ce qui convient aux élèves et trouve le moyen de réunir à une composition de fantaisie des éléments favorables au développement des progrès et des études. On trouvera donc, chez l'éditeur Girod, sous le titre de *Souvenir*, une très-jolie valse ayant du charme, de l'entrain, et facile à exécuter.

Il vient de paraître aussi au *Ménestrel* trois nouvelles mélodies italiennes de F. Filippi, avec paroles françaises, intitulées : *Printanière*, *L'Oubli* et *l'Abandonnée*, compositions remarquables à plus d'un titre.

MARIE LASSAVEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### FILET DE MOUTON EN CHEVREUIL.

Dégraissiez le filet et parez-le parfaitement. Faites-le mariner dans du vin rouge, avec épices, pendant au moins trois jours, sautez-le au beurre, ajoutez quelques cuillerées de la marinade passée au tamis, et servez avec une sauce à la poivrade.

### REMÈDE CONTRE LA FIÈVRE.

Au premier accès de fièvre, prenez la pellicule blanche qui se trouve entre l'œuf et la coquille, dans un œuf cru, enveloppez-en le petit doigt, fixez avec un linge. Ce remède de bonne femme produit des effets merveilleux; il a été conservé par tradition dans une vieille famille de la Flandre.

### BAROMÈTRES RURAUX.

Le pigeon est considéré comme le meilleur prophète: s'il se pose sur la couverture d'une grange en présentant le jabot au levant, on peut être assuré de la pluie pour le lendemain. S'il rentre tard au colombier, c'est au contraire signe de beau temps.

Si la poule se roule dans la poussière en hérissant ses plumes, un orage s'avance.

Si les corbeaux crient plus qu'à l'ordinaire, pluie certaine; et elle est proche si la vache lèche le salpêtre que l'humidité de l'atmosphère fait suinter de la muraille; le paysan alors rentre ses fourrages.

(Gazette du Village.)



## CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Et voilà ce qu'on appelle s'amuser ! ce qui est de bon ton ! ce qui engouffre en peu de semaines l'argent parfois péniblement épargné pendant tout le reste de l'année ! Non, véritablement, à ce métier-là, on ne fait pas ses frais, ma chère amie.

Franchir les distances comme un colis, sans que la rapidité du transport laisse aux yeux le temps de se reposer sur les paysages variés qu'ils entrevoient au passage ; déjeuner à l'est, dîner au nord, souper partout et ne dormir nulle part ; se fatiguer sur tous les chemins ; essayer de tous les gîtes ; toucher barre à chaque port, uniquement pour dire sans trop de mensonge : « j'étais là ; » mais ne pouvoir pas même ajouter : « telle chose m'advint ; » traverser les foules en étranger ; rentrer chez soi le cœur las, l'esprit abattu et la bourse vide, c'est donc là se reposer et se distraire, s'instruire et se « retremper » ?...

Pour moi, j'ai eu beau me « retremper » depuis six semaines dans la noire poussière des voies ferrées, dans les villas travesties en chaumières, et dans les chaumières qui jouent à la villa ; j'ai eu beau poursuivre les sujets d'observations originales et d'études de mœurs, tout cela ne se saisis pas au vol, à ce qu'il paraît, car ma moisson est encore à faire, et je me sens lasse et ennuyée.

Est-ce ici que je vais lier mes gerbes ?... hélas ! j'ai grand-peur de n'y glaner que de maigres épis absolument vides... Ne te récrie point, toi qui as la passion des petites villes ! Si la tienne ressemblait, même de loin, à celle où le sort rigoureux m'exile pour quelques jours, tes goûts provinciaux ne tiendraient pas contre semblable épreuve.

D'abord, cette ville où nous sommes venues rendre aux cousins Michelin la visite que nous en avons reçue au printemps dernier, cette ville-là n'est pas une ville : c'est une rue ; et quelle rue ! pendant un kilomètre, elle borde les côtés d'une étroite chaussée où deux voitures se rencontrent difficilement sans péril ; à l'entrée de ce couloir boueux, la caserne de gendarmerie, coiffée de son drapeau tricolore, promet à propos aide et protection au téméraire qui va s'aventurer là ; à l'autre bout, l'Hôtel de la sous-préfecture

s'allonge péniblement vers la campagne comme pour y chercher l'air et la lumière qui lui manquent ; à mi-chemin, c'est la place du Marché où s'élaborent les cancans entre les cuisinières et les marchands ; les boucheries en plein vent y étalent l'étiesie de la vache enragée ; les poissons de la veille y reparaissent le lendemain... par trop morts ; les légumes et les fruits s'y amoncellent sur le pavé dans un pêle-mêle tout à fait dénué d'art ; et pour servir de fond à ce tableau mélancolique, la vieille église entr'ouvre sa porte vermoulue, et s'offre béante et sombre au regard du passant.

L'humidité en a tapissé les murailles de cryptogames verdâtres ; sur les vitraux incolores, flotte çà et là un lambeau de toile d'araignée à demi décroché par le sacristain myope ; d'effroyables fresques aux tons féroces portent la terreur au fond des âmes timorées ; les cordes des cloches pendent piteusement au milieu du chœur ; et quand les sonneurs s'y suspendent essoufflés, leur gymnastique fantaisiste n'a rien qui porte aux rêveries sérapiques... oh ! rien du tout !

Cependant, lorsque les naturels de l'endroit logent le bon Dieu si mal, je dois convenir qu'ils se logent eux-mêmes plus mal encore :

On descend une ou deux marches pour pénétrer dans les corridors aux dalles étroites, où suinte l'humidité ; un escalier de pierre tournant et malaisé conduit à l'étage supérieur ; le rez-de-chaussée n'a que peu de mystères pour les passants : en longeant cette unique rue que l'on appelle la Grande-Rue, comme s'il était nécessaire de la distinguer d'une autre, j'entrevois des cuisines pavées comme la chaussée, avec leurs hautes cheminées aux landiers massifs ; des salles à manger froides et nues, où le même papier de tenture semble frissonner sur les murailles depuis trente ans ; des salons renfrognés et moisissants que l'on n'habite pas de crainte de les salir ; et des chambres à coucher dont le lit aux formes de catafalque semble dire du fond de ses sombres courtines, à son propriétaire :

« Viens ici mourir du désespoir d'habiter ce pays, cette ville, cette maison ! »

Et vraiment, pour qui serait exilé dans cette bourgade, ayant vécu ailleurs, il y aurait bien de



quoi donner sa démission d'être vivant: quel étouffoir! quelle tombe anticipée!... Comment les Michelon, qui ont cependant du sang sous la peau et des pensées dans l'esprit, peuvent-ils se parquer là?...

Ils semblent aujourd'hui dans la jubilation: j'ignore s'ils sont fiers de montrer leur bourgade aux cousines de Paris, ou les cousines de Paris à leur bourgade; mais certainement ils sont fiers de quelque chose... Après tout, c'est peut-être d'eux-mêmes. Et vraiment, n'en auraient-ils pas le droit, eux qui ont su conserver du goût, de l'intelligence et de bonnes manières dans cette Béotie?

Ils veulent absolument nous présenter à leurs amis, et nous avons dû promettre de les accompagner cette après-midi chez les notables de l'endroit! Heureusement les provinciales n'ont guère que le dimanche, et c'est aujourd'hui jeudi: nous laisserons des cartes partout.

Eh bien! non, nous n'avons pas laissé des cartes partout; et je ne m'en plains point! Il me semble que je viens de découvrir une terre inconnue, et que j'ai le droit de lui donner un nom comme les navigateurs célèbres le font en pareille occurrence. Etonne-toi, Florence: il y a ici autre chose que les gluants corridors et les maisons visqueuses de la Grande-Rue; en cherchant bien, on se trouve en face de charmantes surprises:

Au fond de cette impasse, derrière cette haute muraille, s'étend une cour fleurie où voltigent des pigeons blancs; la maison, d'une teinte rosée et tout enguirlandée de glycine, avec ses larges fenêtres ouvrant sur la campagne, en occupe un côté et au delà, par le vestibule ouvert, on aperçoit les jardins en terrasse qui descendent jusqu'à la rivière bouillonnante.

Au détour de cette ruelle pierreuse, voici un groupe de maisonnettes riantes, écloses parmi les parterres comme les nids dans les ramures. Ici, un store de guipure, en s'écartant, laisse entrevoir un salon tellement fleuri qu'on se demande si le parterre voisin n'en est pas une annexe et s'il n'est pas, lui, le vrai parterre; là, une voix exercée recommence des gammes et des traits accompagnés par des accords de piano savamment plaqués; plus loin, une porte, en s'ouvrant, laisse sortir deux femmes dont les costumes sérieux et distingués semblent composés tout exprès par Worth pour leur genre de beauté; ailleurs, une jeune fille escortée d'un vieillard, rentre gaiement chez elle avec un carton sous le bras; elle vient de dessiner sans doute un site voisin.

Y aurait-il donc des gens civilisés sur cette terre sauvage et primitive?...

Eh! ouf, vraiment, il y en a! Je dirais même qu'il y en a trop, si je l'osais. Je m'attendais à des habitudes antédiluviennes, à des opinions de l'autre monde, à des traditions oubliées, à quelque chose du cru, enfin, qui eût uniquement le

goût du terroir; eh bien! pas du tout: le cachet propre manque! la saveur particulière s'atténue! la couleur locale s'efface!... Par moments, je me croyais en plein faubourg Saint-Honoré: j'entendais dire les mêmes jolis riens dans les mêmes termes, avec le même son de voix à la mode. Voyagez donc à deux cents lieues de chez vous; exposez-vous à dérailler au bord d'un abîme, à être congestionnée dans une gare, à vous faire voler votre montre en wagon pour en arriver là!

C'était dépitant au suprême degré; et, du fond d'un cœur sincère, je demandais autre chose quand cette autre chose me fut servie à point.

Nous rentrions dans la Grande-Rue:

C'est là, chère amie, que les vieilles familles indigènes restent fidèles aux traditions locales; c'est là que l'ancienne vie de province, la vie étroite toute faite de petits détails et de menues préoccupations se concentre et conserve toute son intensité.

Dans la Grande-Rue, le capitaine Cholle a pour unique préoccupation, les variations de la température. Songe donc; c'est affaire capitale pour lui; derrière sa maison, s'étend un jardinet de dix pas de long; c'est son domaine, c'est son univers cette petite chose-là; si les gelées printanières allaient mordre ses péchers! si les pluies inopportunes faisaient « couler » la fleur de ses treilles! si la sécheresse induisait ses laitues à monter trahisamment!... Et cet homme a payé bravement de sa personne dans plus de vingt batailles! son cœur a battu à l'appel du devoir, sa vie s'est offerte aux périls de tout genre et la Légion sacrée, la Légion d'honneur le compte dans ses rangs!...

Dans la Grande-Rue, mademoiselle Dubranle a la fièvre depuis soixante-cinq ans, elle est née avec cette fièvre-là n'est ni tierce, ni quarte, ni intermittente de quelque façon que ce soit; elle ne cesse jamais, car c'est la fièvre d'activité; de l'aube jusqu'à minuit, les doigts de la vieille demoiselle sont occupés; mais à quoi, grand Dieu?... Sous ces doigts maigres sans cesse frémissants, éclosent et foisonnent avec une déplorable abondance, les cabarets de coquilles d'œufs, les petites images de papier découpé, les paysages de laine et de soie où la chenille déchiquetée joue le rôle des grands arbres, les tableaux faits de cheveux qui pourraient s'encadrer dans une bague, etc. Combien de temps perdu! quelles forces mal employées! que de patience dépensée inutilement! quelles facultés précieuses gaspillées en pure perte! Et toute une longue vie s'est passée ainsi!...

Dans la Grande-Rue, madame Pernelle ne parle à ses visiteurs, depuis vingt ans, que de la récente coqueluche, de la première dent ou de la croûte laiteuse de son petit dernier. Il va sans dire que ce petit dernier n'est pas toujours le même, non! dans le cours de ces longues années,



il s'est produit une innombrable variété de petits derniers, une telle variété même que leur mère s'y tromperait.

Entre tous ces rejets qui l'enferment et dont la culture dévore son existence, comment la malheureuse aurait-elle trouvé le temps de se cultiver elle-même? Jamais ses doigts ne se posent sur les touches d'un piano, ne feuilletent un livre ou ne manient un éventail; à peine de loin en loin, reçoit-elle ou rend-elle une visite; elle oublie le monde extérieur et les intérêts publics pour n'être plus que nourrice ou bonne d'enfants.

« Berceur, mouche, fouetter, voilà toute sa vie. »

Quelle vie, ma Florence! quelle vie!... qu'en dis-tu?

Ou plutôt... que dis-tu de ta folle amie qui se laisse aller à son ancienne humeur superficielle et sarcastique?...

En relisant cette page, vraiment je rougis de l'avoir écrite; et, de honte, je mordrais le bout de ma plume si cela ne devait pas me noircir les dents... Hélas! hélas! les rétrécis, les étroits, les mesquins, ce n'est pas vous, capitaine Cholle, ni vous, mademoiselle Dubranle; c'est encore moins vous, madame Pernelle: ce sont ceux qui vous jugent tels.

Après l'action, ne faut-il pas au vieux soldat le repos? après l'agitation des luttes, le calme de la pensée? après le farouche devoir de détruire, la douceur de créer? Quand ses fortes mains qui ont manié le glaive enroulent délicatement la tige frêle d'un volubilis autour de son tuteur, cette occupation toute matérielle n'enchaîne pas son esprit. Il songe, il se souvient, il se recueille dans cette « pause » terrestre qui précède la grande revue... et le grain qui germe, le bourgeon qui s'épanouit, le fruit qui se colore le font songer à

ce Dieu qu'il entrevit terrible dans les batailles, mais qui se révèle plein de douceur et d'amour dans le parfum des lis et l'éclosion des roses.

Et vous, pauvre isolée, vous ferai-je un tort de vos humbles vertus?... Dieu ne vous a point appelée aux tâches de premier ordre, il ne vous a point réservé les grandes affections de ce monde... vos longues heures devaient être vides, vous les avez remplies ainsi que vous en receviez le don; votre chemin était désert; vous y avez appelé tous ceux qui passaient près de là... C'est pour réjouir les enfants et les jeunes filles, pour semer autour de vous les petits plaisirs et les petites joies que vous travaillez; quand vous préparez activement les surprises naïves et les menus cadeaux, vous songez à ceux qui les recevront; et sur chacun de ces puérils ouvrages s'épanouit une affectueuse pensée... Travaillez, travaillez, mademoiselle Dubranle! votre temps n'est perdu ni pour vous ni pour autrui.

Pardonnez, madame Pernelle, à ma verve ironique! malgré votre toilette démodée, malgré votre conversation monotone, malgré le manque de culture de votre esprit, quand je vous regarde avec mes yeux de chrétienne, vous m'apparaissez *auréolée*... Que de préoccupations, d'angoisses et de veilles autour de ces berceaux! quel foyer d'amour que ce cœur tout aux soins de la maternité!... Le monde vous a vainement appelée; vainement il a fait briller à vos regards le prestige de ses fêtes... vous avez détourné la tête. Une voix plus puissante que la sienne vous parlait: celle du devoir, et c'est en même temps celle du bonheur, n'est-ce pas?... Eh bien! soyez heureuse et vénérée; élevez pour Dieu ces jeunes âmes qu'il vous confie, et puissiez-vous ne jamais voir sur les lèvres de vos filles l'ironique sourire que regrette sincèrement la repentante.

JEANNE.

## MODES

Le foulard est un tissu fort employé pour les toilettes mixtes, et j'en ai vu de charmantes collections dans la maison Dubois, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Ces foulards, se mélangeant avec différentes étoffes, composent des costumes d'automne du meilleur goût. Les plus élégants ont des jupons et des ornements en faille ou en sicilienne.

Le foulard uni est distingué; celui rayé produit de jolis effets en garniture; ceux à dispositions :

pois, étoiles, fleurs, sont plus particulièrement destinés aux fillettes, qu'ils habillent bien, tout en n'étant pas salissants.

Les femmes qui ne sont plus jeunes doivent s'adresser à cette maison, car les modèles qu'on leur propose, tout en gardant leur cachet de nouveauté et d'élégance, n'ont rien de risqué et s'approprient parfaitement bien à l'âge et au physique des personnes.

Je citerai à leur intention un costume mé-



BIS





Octobre, 1876.

Paris.

Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames réunis 2, Rue Drouot.

Modes de M<sup>me</sup> Bricart, Rue Richelieu, 38.

Rue de l'Université, 25. CONFECTIONS DES MAGASINS DU PETIT S<sup>t</sup> THOMAS. Rue du Bac, 27, 29, 31, 33 et 35. Machines à coudre Wheeler et Wilson, B<sup>d</sup> de Sebastopol, 70.



te  
le  
Se  
ét  
m  
et  
de





LITH. DUPUY, 8 DES PETITS HOTELS, 22, PARIS.

4071 BIS

# Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Modes de Paris. Rue Drouot. 2.

Modes de M<sup>me</sup> de Bysterweld. F. S. Honoré. 3. Eventails artistiques  
de la M<sup>me</sup> Alexandre. 14. B<sup>te</sup> Montmartre. Tenturerie Européenne. Boulevard Poissonnière. 26.







langé foulard et faille, de deux couleurs de gris.

Le jupon est en faille *gris de fer* très-foncé.

Trois volants, deux plissés, séparés par un autre volant posé à tuyaux doubles et espacés. Tunique en foulard croisé à rayures d'un gris un peu plus clair et blanc. Une dentelle torchon la garnit tout autour ainsi que la poche. Nœuds de ruban gros bleu tout le long du devant de la tunique, aux poches et aux draperies du relevé par derrière. Manches de faille gris de fer.

Mantelet en foulard à raies, orné de dentelle torchon, et attaché par des nœuds de ruban gros bleu.

La tunique est toujours la forme la plus adoptée pour les costumes de ville. Elle se fait extrêmement longue, et les jupons à queue se garnissent seulement dans le bas.

On parle beaucoup de broderies pour les ornements d'hiver.

De beaux galons commencent à faire leur apparition ; les uns en soie, les autres en laine. Si l'on veut broder soi-même des bandes, des tuniques ou des jupes, et des vêtements, il serait temps de s'y mettre maintenant. Voici les premières soirées de travail, et, dans cette hypothèse, m'adressant aux femmes raisonnables et adroites, je conseillerai un genre de broderie ravissant et en même temps très-amusant à faire.

Il s'agit de découper un dessin quelconque, en perse ou en cretonne, à son goût. Les plus petits motifs sont préférables. Ensuite on les faufile, en les disposant en guirlande, sur sa bande ou sur sa robe, et avec de la soie de couleur on applique d'abord les contours des feuilles et fleurs découpées, par un point de chaînette ou de feston assez écarté. Puis, avec de la soie floche ou d'Alger, ou même du cordonnet, on ajoute, selon la fantaisie, des nervures, des jetés, des lancés, de petits nœuds en relief, des ombres, etc., etc., au travers du dessin. Les nuances éteintes sont les meilleures à choisir.

Le fond de la bande ou de la tunique ainsi brodée doit être assez foncé. Cela permet aux broderies de mieux ressortir. Ainsi sur de la sicilienne ou du cachemire *bronze*, *vert-de-gris*, *bleu marine*, etc. Sur du noir cela fait également fort bien.

Un autre genre de broderie, encore très-joli, c'est un dessin soutaché avec de la fine chenille. La blanche, sur du cachemire de l'Inde noir ou de nuances foncées, est d'un très-heureux effet.

Le costume et le vêtement se brodent semblablement ; de toutes petites perles blanches sont intercalées dans les interstices du dessin.

Si la chenille est de couleur, les perles seront de même nuance ; sur du *gros bleu*, de la chenille et des petites perles bleu de ciel. Au bord de la broderie, frange de deux couleurs ; la largeur de deux doigts bleu de ciel, et le même espace gros bleu. Pour une jeune fille, on mettra une

frange Tom-Pouce, également mélangée. Le jais s'emploie toujours sur des costumes tout noirs.

La robe princesse pourra aussi être brodée en plastron élargissant vers le bas. Manches très-étroites entièrement brodées, ainsi que les poches.

On m'a parlé de petites toilettes d'enfants en drap *gros bleu* brodées de chenille *rouge*. Chapeau calabrais en feutre bleu, avec longue plume frisée rouge. J'ai déjà dit que je n'approuvais pas cet ensemble criard, mais j'avoue que la mode n'en est pas encore lasse.

Les costumes de voyage, pour l'époque dans laquelle nous entrons, sont souvent en tissu beige imperméable. Point de volants ni de garniture compliquée. Des galons ou des rubans de même nuance ou marron.

Long paletot également en drap imperméable, boutonné du haut en bas. Chapeau de feutre, forme Pifférari, ou toque d'étoffe beige avec couronne de plumes et long voile de gaze marron. — Cravate, bas, bottines et gants de même couleur.

La maison Dubois a la spécialité des nouveaux tissus en lainage. Il y en a de rugueux, d'épais, de doux, de moelleux. Pour un costume de voyage on n'a que l'embarras du choix.

Ceux composés avec des châles sont très comme il faut ; mais tout dépend de l'agencement des pointes, qui doivent se croiser avec grâce. Naturellement, pas d'ornements, la disposition et la frange du châle servant de garniture. Des tresses et cordelières fixent les draperies en arrière. Les poches sont également pourvues de ce genre de passementerie.

Le paletot, plus ou moins long, a un grand col et des revers, quelquefois en velours noir ou en étoffe semblable, bordés de noir. Il est doublé de flanelle rouge ou de toute autre nuance.

On voit quelques costumes faits avec des cachemires de l'Inde. Il faut supposer, alors, que ces châles, ainsi employés, se trouvent fort usés, ou qu'ayant été mal soignés ils ont reçu des atteintes irréparables ; car un cachemire de l'Inde est une chose de prix, qu'il faut savoir conserver jusqu'à ce que la mode décrète de nouveau leur usage. D'autant plus que les modèles de nos costumes actuels ne se prêtent nullement à leur transformation en tunique ou jupe.

La coiffure pour les femmes âgées est d'une très-grande importance. Le bonnet proprement dit ne se porte plus guère, le blanc surtout ; en dentelle noire, c'est différent.

Voici la description d'une coiffure que j'ai trouvée charmante :

Le devant se compose d'un diadème de velours noir, sur lequel se trouve un agrément de jais aux pendeloques flexibles. A la suite de ce diadème, prend naissance un voile ou mantille en tulle noir à gros réseaux, garni d'une belle dentelle espagnole. Cette mantille retombe en arrière sur le corsage, et revient en avant se croiser



sur la poitrine, sous un bijou ou un bouquet de fleurs.

Si la robe est ouverte, on a soin d'écarter la mantille. Une branche de fleurs est placée par côté, se laissant apercevoir sur le diadème et re-tombant par dessus la mantille. Quand on est en

deuil, une branche d'héliotrope s'harmonise parfaitement avec une toilette toute noire. Cette coiffure se porte aussi avec une robe décolletée, et convient à une mère ou grand-mère peu désireuse de montrer ses épaules. A la rigueur, elle peut se porter le jour comme chapeau.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Malgré les prédictions, les rayures se porteront encore cet automne; presque tous les tissus sont rayés de filets de soie qui font l'effet d'un pointillé; ces filets changent complètement l'aspect de la rayure. Les couleurs restent dans les tons éteints, éveillés par des filets pointillés: cardinal, bleu, gris, etc., etc., selon la nuance de l'étoffe. Les magasins du Petit-Saint-Thomas, 27 et 35, rue du Bac, ont une grande variété de tissus; j'en choisis quelques-uns qui font tout à fait nouveauté et qui s'approprient à divers genres de costumes.

Le gros de Paris forme un pointillé qui se trouve dans tous les tons et que l'on emploiera comme déshabillé et costume de matin; il coûte 75 centimes le mètre.

Le matelassé de laine dans toutes les nuances de drap, coûte 1 fr. 45 c.; il convient pour costume complet.

Une cheviotte d'automne mélangée: *bleu réserviste*, marine, bronze, gris sardes, est un tissu solide, convenant pour un costume de fatigue; il coûte 2 fr. 25 c.

Un nappé laine et soie à rayures camaïeu coûte 2 fr. 75 c.

Une serge cachemire unie et rayée coûte, l'unie 2 fr. 75 c., la rayée 3 fr. 25. La rayure de cette étoffe se compose de filets de soie qui forment pointillé et se détachent en ton clair: blanc et cardinal sur fond prune; gris clair sur fond fumée de Londres; bleu pâle sur marine, Nil sur vert myrte.

Dans le très-bon marché, signalons une armure à filet, ton sur ton, à 1 fr. 15 c., et un mille damiers gros bleu, loutre, prune, noir et blanc, scabieuse et blanc pour costume complet; cette étoffe convient aussi bien pour les enfants que pour les mamans; la garniture en faille rendra ce costume élégant.

La série des beiges-drap présente tous les mélanges gris, feutre, nuance naturelle; ce tissu doux et souple coûte, en un mètre vingt centimètres de largeur, 5 fr. 50 c. le mètre.

Un matelassé mosaïque pour polonaise coûte 4 fr. 50 c. en soixante centimètres de largeur.

Deux tissus tout à fait nouveaux: le *damassé ciselé* cachemire pur aux nuances foncées et fines, et le *drap or et cardinal* uni et rayé, feront d'élégants costumes d'intérieur et de visite.

Ces étoffes que je signale plus particulièrement parce qu'elles font ce que l'on nomme *nouveauté*, sont de prix raisonnables, vu la beauté du tissu. Nous rappellerons que les cachemires, les écossais pour enfant, les carreaux pour robe de chambre, se trouvent en toutes couleurs et aux tons à la mode. Les soieries offrent aussi des nouveautés: les damassés sur velours, les brochés sur sicilienne sont destinés aux robes habillées. Les failles de couleurs sont assorties au cachemire, au velours pékin. Quant aux failles noires, on en trouve depuis 5 fr. 50 c. jusqu'à 10 et 12 fr. le mètre et plus. Des échantillons sont envoyés franco aux abonnées qui en font la demande.

♦♦

Nous croyons utile de rappeler en ce moment que M. Séeling, agent de la Compagnie Wheeler et Wilson pour leur machine à coudre, se charge des réparations des machines fournies par sa maison. Nous ne saurions trop insister auprès de nos abonnées pour les engager à se prémunir contre les imitations qui ont été faites de la machine de MM. Wheeler et Wilson. Toute machine porte la marque de fabrique, deux W enlacés dans un écusson. On trouve aussi chez M. Séeling, 70, boulevard de Sébastopol, la *Favorite des Dames*. Cette charmante petite machine à un fil vous convient tout particulièrement, mesdemoiselles; elle marche à la main ou au pied, si on la fixe à une table préparée à cet effet, elle exécute tous les genres de travaux, qu'ils soient en fine étoffe ou en gros drap. La *Favorite* coûte 64 francs, y compris des aiguilles, des guides, etc., etc. Elle est garantie deux ans et expédiée franco. Les personnes qui désireraient connaître en détail les différents prix de la machine Wheeler et Wilson, des guides supplémentaires, etc., etc., peuvent faire la demande du catalogue qui leur sera envoyé franco. Nous prions, tant pour la *Favorite* que pour la machine Wheeler, de s'adresser di-



rectement à M. Séling, 70, boulevard de Sébastopol.

★ ★

Cherchons, mesdemoiselles, à tromper l'hiver qui s'approche en parant nos appartements de fleurs et de plantes vertes, et pour les entretenir belles et fraîches observons-les, étudions quelle température leur convient. Pour nous aider dans cette culture d'appartement aussi intéressante que difficile, servons-nous du floral; il nous donnera de très-bons résultats. Les éléments variés dont se compose le floral ne conviennent pas également à toutes les plantes; aussi l'inventeur de cette composition chimique a dû étudier les diverses natures des plantes afin de donner à chacune d'elles l'arrosage qui lui est particulièrement salutaire. Le floral comporte quatre numéros; et comme il fournit progressivement et sans jamais épuiser la terre, la nourriture nécessaire aux plantes, le rempotage devient inutile.

Nous ne vous désignerons pas les plantes qui doivent être arrosées par tel ou tel numéro, l'énumération en serait trop longue; d'ailleurs l'instruction qui accompagne tout envoi de floral donne, avec la manière de s'en servir, le classement des plantes par numéro et toutes les indications nécessaires. Le floral coûte 10 fr. le kilogramme (emballage compris); un kilogramme composé des numéros assortis représente trente mille arrosages. Il se vend aussi en boîtes de 500 grammes, et coûte 5 fr. 50. Au magasin on trouve des boîtes de 125 grammes, de 1 fr. à 1 fr. 75, suivant les numéros. S'adresser à M. Alfred Dudot, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires, à l'Agence centrale des agriculteurs de France.

★ ★

#### RÉPARATIONS DES VIEILLES TAPISSERIES ET ORNEMENTS D'ÉGLISES

Madame Lebel-Delalande, dont vous voyez souvent dans nos cahiers de travaux les jolis ouvrages, vient, mesdames, d'établir chez elle un atelier spécialement destiné à la restauration des anciennes tapisseries: Gobelins, Beauvais, Aubusson et des tapisseries à la main. Les réparations exécutées sous la direction de madame Lebel-Delalande ne laissent rien à désirer, et doivent satisfaire les amateurs les plus difficiles; j'ai vu des morceaux rapportés, qu'il est impossible de deviner. Les laines teintes aux tons passés des tapisseries à réparer, ont le même aspect fané. Quant aux vieilles tapisseries à la main, au petit point et au point croisé, nous en avons vu de si bien réparées que l'on eût été en peine de trouver l'endroit refait. Madame Lebel se charge aussi de transformer des fauteuils en écran et le contraire, et de compléter un ancien ameublement en donnant aux tapisseries nouvelles exac-

tement les mêmes nuances de laines. Les anciennes tapisseries peuvent également être agrandies, et celles en bandes posées sur drap militaire font de très-jolies portières et des tapis de table; ces vieux dessins s'harmonisent on ne peut mieux avec la broderie sur drap, et l'on obtient de cet assemblage des effets d'une originalité de très-bon goût.

Nous avons encore examiné en détail les nombreux ornements d'église, dont madame Lebel-Delalande s'occupe tout particulièrement; les dessins imitent les vitraux, d'autres portent des symboles, d'autres sont copiés sur l'ancien, et selon le prix, sont mêlés de petit point, de laine et de soie ou se font tout en soie. Voici, du reste, quelques prix qui vous donneront un aperçu des différents genres d'ornements. A 50 fr. l'ornement complet: Chasuble, étole, pale, voile, etc., en laine avec les contours du dessin en soie; l'échantillon comprend une branche de la croix et le milieu; les fournitures sont comprises dans le prix.—A 75 fr., des dessins genre Renaissance sont relevés de soies de plusieurs couleurs et le fond est en soie.—A 85 fr., tout l'ornement est brodé de soie et les symboles brodés au petit point.—A 80 fr. on m'a montré un ornement brodé au passé, épis et grappes de raisin, tout fait avec fond en soie. De plus riches, tout au petit point, valent de 150 à 300 fr. Pour le montage, le prix varie d'après la beauté de la moire et la finesse des accessoires; le plus simple est de 70 fr. Un ornement sur drap blanc est fait d'appliques de drap, de broderie russe, de point de chaînette et de point de feston; le dessin est copié d'après un vieil ornement; échantillonné, les fournitures comprises, le prix est de 85 fr. Vous pourrez juger de l'effet de cet ornement, par le croquis qui paraîtra dans le cahier de décembre. Le prix pour les étoles commence à 30 fr. A 50 fr. le dessin est entièrement lancé, tout en soie, et les symboles faits au petit point. Les lambrequins d'autel en tapisserie coûtent 25 fr. Des prie-Dieu, styles Renaissance et Louis XIII, échantillonnés avec les fournitures, coûtent 25 fr.; tout tramés, 35 fr. Des aubes et des nappes d'autel, il y en a en gros tulle dit tulle grec, brodées en reprise, en application genre Bruxelles, en dentelle anglaise rappelant la vieille guipure, en broderie Richelieu, etc., etc.

Dans nos prochains articles nous parlerons de ces mille petits travaux de fantaisie, qui s'offrent au jour de l'an et aux fêtes des parents. Nous prions nos abonnées de s'adresser directement à madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, tant pour les renseignements que pour l'achat des ouvrages dont nous venons de parler.

★ ★

#### PASSEMENTERIES ET GALONS POUR COSTUMES

La Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'An-



tin, a fait exécuter, pour les garnitures de nos costumes noirs, des broderies sur galon de soie qui sont d'une grande perfection. Voilà la vraie nouveauté de cette saison; elle s'applique aussi aux costumes de couleur; à ceux-ci la broderie camaïeu reproduit la nuance dans une gamme de tons clairs, et le bronze, le bleu marine, le prune, le bleu réserviste, les gris sont particulièrement jolis; les galons de couleur s'exécutant sur commande, il suffira d'envoyer un échantillon de l'étoffe.

Les passementeries mates et les franges assorties se porteront toujours aux tuniques et aux pardessus, et les nombreux modèles qui nous ont été montrés sont d'une grande richesse de dessins; des fleurs courantes, des feuillages délicats, des enroulements, des motifs de toute sorte produisent un relief qui rappelle la broderie au passé; à toutes les boutons sont assortis. Quant aux rubans pour le drapé du costume, ils sont épais, un peu lourds dans le genre des matelassés pointillés; ceux en matelassé velours sur sicilienne sont tout à fait beaux.

Le seul dépôt à Paris du gant Joséphine est à la Ville de Lyon. Il est en très-beau chevreau, sa coupe particulière moule la main et empêche le gant de se déchirer. Nous ajouterons que les coutures sont bien finies et les boutons solidement cousus. Nous prions nos abonnées de s'adresser directement à la Ville de Lyon.

La pâte et la lotion épilatoires de madame veuve Leconte sont employées avec succès pour enlever le duvet trop prononcé du visage et des bras. Leur action ne produit, sur la peau, aucun mauvais effet; on peut s'en servir sans crainte. Le mode d'emploi est donné avec détail dans la notice qui accompagne chaque flacon; on peut même la recevoir séparément en en faisant la demande à madame Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre. Le prix de chaque cosmétique est de 10 fr. Dans cette même maison se trouve le gant *Régénération*, le vrai gant de voyage et de campagne; il se lave comme le gant de fil et conserve sa souplesse; il suffit de passer la baguette dans les doigts et de laver dans l'eau froide avec du savon blanc, ou mieux avec le savon Sérico-Sapho. Ce savon convient pour tous les lainages auxquels il conserve la souplesse, et pour la flanelle blanche qu'il empêche de jaunir et de rétrécir; aussi est-il très-apprécié pour le lavage des objets de layette. Les six pains coûtent 3 fr. 50. Madame Leconte envoie franco à partir de 20 fr., contre bon de poste ou timbres-poste, contenus dans la lettre de commande, et franco contre remboursement, à partir de 28 fr.

C. L.

## EXPLICATIONS

### PREMIÈRE GRAVURE DE MODES

Confections des magasins du Petit-Saint-Thomas,  
rue du Bac, 33.

Chapeaux de Mme Bricard, 38, rue Richelieu.

*Première toilette.* — Robe en gros de Lyon. — Jaquette en velours ornée de larges biais en faille, plus courte derrière que devant et garnie d'un effilé grillagé à glands que surmontent deux larges biais; deux biais sont posés sur les épaules et forment l'étoile (1). — Chapeau forme toque en velours, bordé de plumes de paon; touffe de plumes frisées sur le côté; derrière, touffe de roses posée sur deux coques en plumes de paon retombant sur les cheveux.

*Deuxième toilette.* — Robe en étoffe de fantaisie soie et velours. — Manteau en velours avec emmanchure de dolman formant la manche carrée; garniture en fourrure remontant sur les coutures; glands en soie à la manche. — Chapeau en velours noir avec torsade en ruban; dessus, plumes frisées; derrière, nœud en faille et touffe de chrysanthèmes.

*Troisième toilette.* — Robe en laine. — Paletot duchesse en drap matelassé, cintré derrière; la garniture de fourrure forme l'habit sur les côtés; devant, ornement en tresse bretonne et au dos, macarons en tresse bretonne retenant plusieurs glands en soie. — Toque en plumes de paon, ornée sur le côté de roses rouges et de feuillage en satin mordoré. (Voir la planche de patrons.)

*Quatrième toilette.* — Robe en soie. — Pelisse en soie croisée devant en biais, doublée et garnie de fourrure (1). — Chapeau forme toque en plumes *tophophores*, fond en plumes noires; touffes de roses et feuillage en velours sur le côté.

*Cinquième toilette.* — Robe en laine. — Rotonde Maintenon en matelassé, garnie de galons tresse bretonne; la manche longue est simulée et ne sert pas à passer le bras; on peut faire cette rotonde en soie ou en cachemire et la doubler de fourrure. — Chapeau *linbale* en feutre, large nœud en velours; touffe de plumes d'autruche; sur le côté bouquet de roses montées sur une demi-guirlande de feuillage en satin et en velours. (Voir la planche de patrons.)

(1) Le patron de cette jaquette sera publié le 6 octobre dans les éditions verte et orange.

(1) Le patron paraîtra à la même planche.



*Sixième toilette.* — Robe en soie. — Peletot-Hafman en drap fourrure avec ornements en tresse bretonne ; bordure en fourrure descendant devant de chaque côté de l'ornement ; col en faille à coins brisés ; manches avec ornements en tresse bretonne et bande de fourrure passant au milieu (1). — Toque en faille bordée de plumes ; dessus touffe de plumes avec bouquet de roses et feuillage en velours mêlé de graines brillantes.

*Septième toilette.* — Robe en laine. — Waterproof en drap gris croisé devant avec deux rangées de boutons ; poche posée en biais ; manche droite avec patte ornée de trois boutons. — Capote en gaze, nœud en velours et dentelle, roses mêlées et oiseau des îles.

*Huitième toilette.* — Robe en laine. — Jaquette Louis XV en matelassé ornée de soutache de laine et de petits boutons en laine, et croisée devant avec deux rangées de boutons ; col à pointes ; manche avec double revers ; dos échancré du bas et orné de biais comme la poche. — Toque en feutre à bord relevé, entourée d'un ruban formant deux coques ; derrière, corde en chenille mêlée dans l'ornement ; deux plumes raides s'arrondissent sur le dessus du chapeau. (Voir la planche de patrons.)

*Neuvième toilette.* — Robe en soie. — Pardessus demi-ajusté en drap fourrure orné de soutache et de nœuds ; bord en fourrure ; manche avec revers à longues pointes ; longue patte partant du dessous du bras, ornée de soutache formant la poche aumônière avec nœud (2). — Chapeau, passe drapée en faille et velours, fond en faille ; touffe de plumes devant ; derrière, bouquet de roses et plumes de coq.

*Dixième toilette.* — Robe en laine. — Manteau parisien en drap matelassé bordé de fourrure, avec emmanchure de dolman boutonnée. — Chapeau en velours, torsade en rubans de deux tons ; plumes frisées sur le dessus ; dessous guirlande de chrysanthèmes. (Voir la planche de patrons.)

*Onzième toilette.* — Robe en laine. — Pelisse russe en soie doublée de fourrure, croisée et attachée sur le côté ; col et revers en fourrure. — Capote en velours et faille, ornée dessous d'une guirlande de chrysanthèmes. (Voir la planche de patrons.)

## DEUXIÈME GRAVURE

### Planche de chapeaux

De M<sup>me</sup> Dysterweld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré

N. 1. Chapeau de jeune femme en velours et dentelle. — Le fond mou, genre capote, est entouré d'un plissé de velours nacarat posé sur un dessous de dentelle qui tourne derrière pour former bavolet ; un premier rang de dentelle se chiffonne au-dessus, derrière ; une couronne de plumes de lophophore tourne autour et des mêmes plumes frisées sont posées en aigrette et rabattent sur le fond. Brides en tissu damassé nacarat nouées derrière.

N. 2. — Chapeau de jeune fille en feutre blanc. — Le chapeau à bord plat et calotte pointue est en feutre

pelucheux pour le bord. Autour de la calotte, torsade de velours bleu arrêtée devant sous un nœud fait de quatre coques ; de la traverse partent quelques plumes d'ibis montées en aile.

N. 3. Chapeau de jeune femme en feutre blanc. — La forme capote avec bavolet de feutre à le bord appuyé sur une torsade de velours bleu pâle, piquée de feuilles veloutées aux teintes d'automne, qui forme dessous ; gros ruché de velours bleu sous le bavolet. Sur la passe une écharpe en damassé ivoire est nouée en double coque avec oiseau des îles sur la traverse ; elle se drape de plis en descendant et se noue de côté par une volumineuse coque.

N. 4. Toque pour jeune fille. — La toque en feutre noir est entourée d'un biais de velours. Devant, nœud aigrette en velours noir et plumes de coq rabattant sur le fond.

N. 5. Chapeau pour dame âgée. — Le fond mou est en velours ainsi que la passe relevée ; celle-ci, doublée de faille mais, reçoit, dessous, une demi-couronne de plumes noires roulées, sous laquelle prend une dentelle noire qui tombe sur les bandeaux. Des coquilles de dentelle noire entourent le fond et forment bavolet ; du bavolet prennent deux barbes de tulle encadrées de dentelle qui font brides. Devant, un peu de côté, une plume mais retombe sur le fond ; aigrette noire.

## TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

PETITE BANDE point damier de deux tons. Voir pour cette tapisserie l'explication donnée par erreur en septembre. — La grande bande fond rouge insérée dans le numéro de septembre, peut servir pour encadrement de rideau de portière ou bande d'ameublement.

Ce modèle vient des magasins du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra, qui se charge de l'envoi des laines d'échantillon sur commande.

## ABAT-JOUR

DEUXIÈME TIERS de l'abat-jour.

## CARTONNAGE

CACHE-POT imitation de porcelaine. Nous indiquerons le montage dans le prochain numéro.

## DIXIÈME CAHIER

Parure de deuil. — Coiffure de demi-deuil. — Parure de demi-deuil. — Coiffure de diner. — Coiffure de deuil. — Parure de demi-deuil. — Fichu paysanne. — Entre-deux. — Dessus de boîte-baguier. — Berthe. — Ecusson avec C. H. — Angle pour taie d'oreiller. — Pièce de chemise. — Garniture. — Voile de fauteuil. — Dentelle-guipure. — Garniture pour robe d'enfant. — Ecusson avec O. H. — Pale. — Caroline. — Cécile. — Dessin soutache. — Réveille-matin. — Bande broderie anglaise. — Carré broderie anglaise.

## PLANCHE X

PELISSE RUSSE, onzième toilette.	} Gravure 4071.
ROTONDE MAINTENON, cinquième toilette.	
JAQUETTE LOUIS XV, huitième toilette.	
2 <sup>me</sup> côté	
PALETOT DUCHESSE, troisième toilette.	} Même gravure
MANTEAU PARISIEN, dixième toilette.	

(1) Le patron paraîtra à la même planche.

(2) Le patron paraîtra à la même planche.



## CHARADE

Mon premier contient dix dizaines,  
Comme un des moindres corps de milices romains.  
Mon dernier, à Paris, type de sainteté,  
Fut de Saint-Martial abbesse, en la Cité,

Qu'aux premiers temps de notre monarchie,  
Elle a de ses vertus embaumée, enrichie.  
Mon tout tient à la fois de l'homme et du cheval;  
Maurice de Guérin en fit son idéal:  
Selon moi, l'œuvre est faible et peu faite pour plaire;  
Mais on aime la sœur, on veut lire le frère;  
Du talent qu'elle exalte on est peu convaincu...  
Sans elle qui saurait que Maurice a vécu?  
A l'amour fraternel il doit son auréole:  
Elle, sans le savoir, s'est faite chef d'école:  
Les pensers d'Eugénie et son « petit cahier, »  
C'est le poème du foyer.

## RÉBUS

LOTÉRIE

2.4.9.8.6



Explication du rébus de Septembre : Un mauvais ouvrier ne saurait trouver de bons outils.  
Les mots de l'énigme de Septembre sont : Vert, vers, verre, vair, aujourd'hui petit-gris.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.